

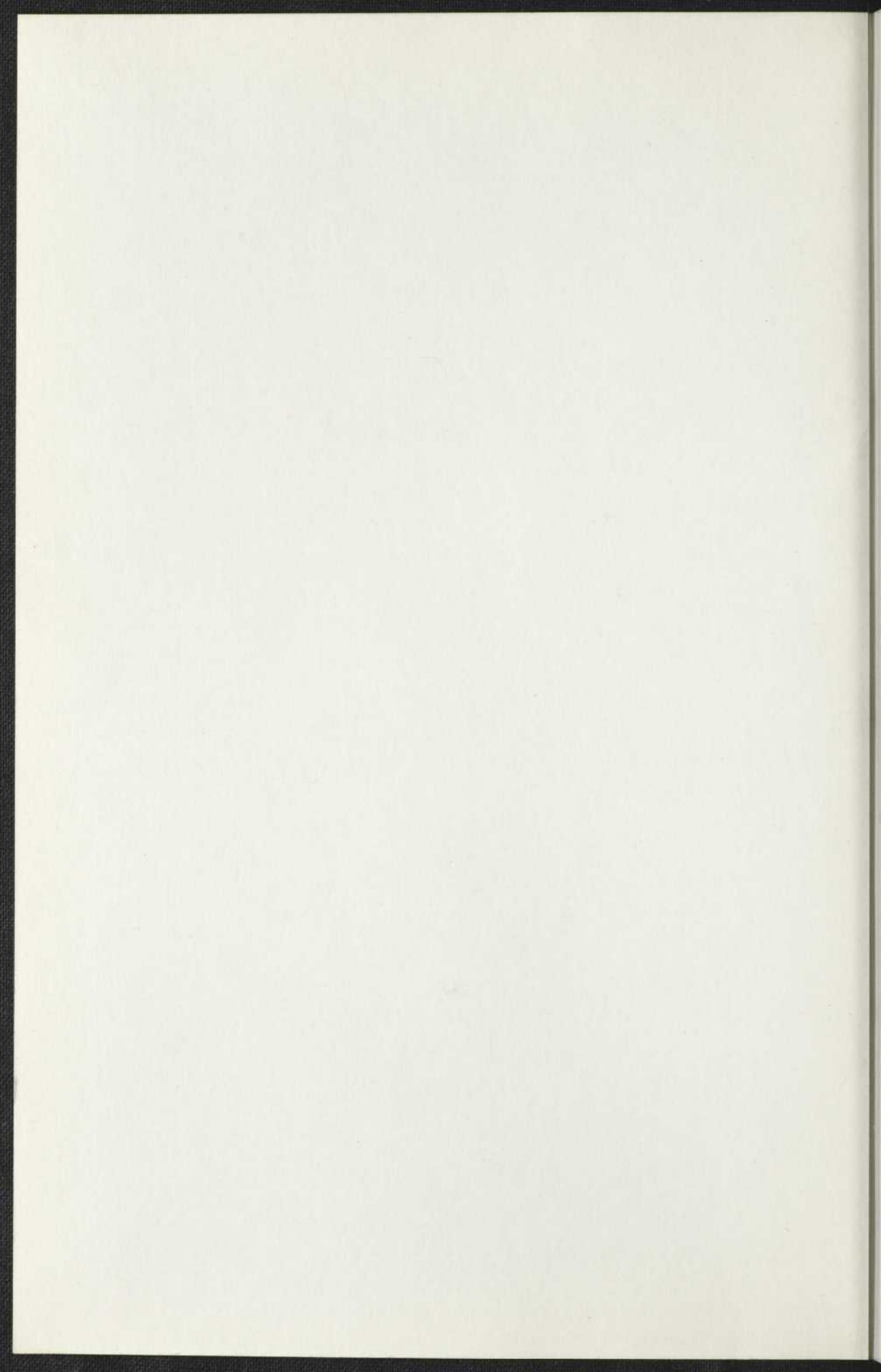
Azade HARVEY

Contes et légendes des Iles-de-la-Madeleine 3



«Azade nous ramène dans ses îles»

Intimiguen

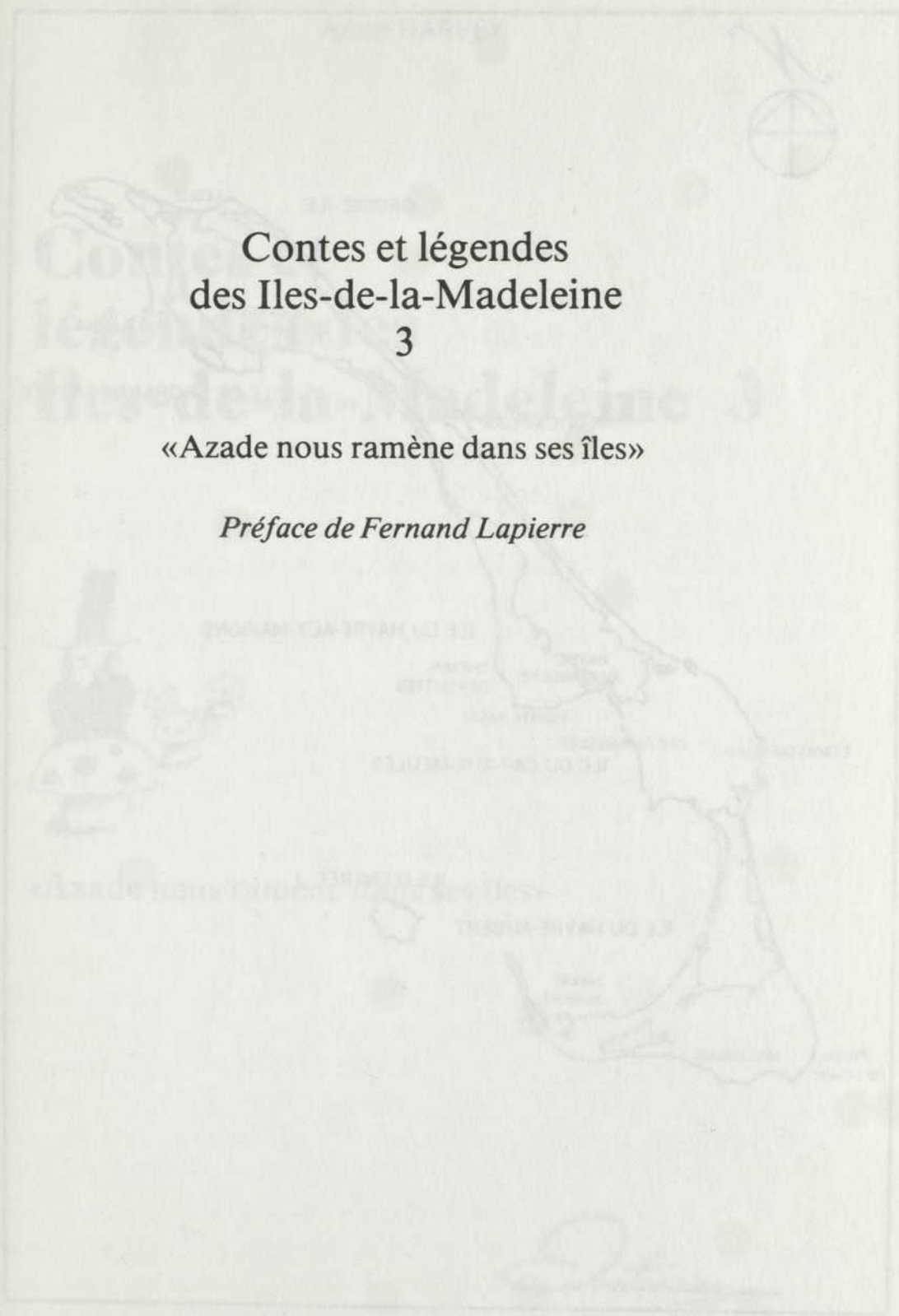


Les Editions Internationales, 1970
Paris - Editions Internationales
des Sciences et de la Médecine
Les Editions de l'Avance, 1972
Les Cours d'Avance
des Sciences et de la Médecine
Paris - Editions Internationales
des Sciences et de la Médecine

Du même auteur

Contes et légendes
des Iles-de-la-Madeleine
Les Contes d'Azade
Les Éditions de l'Aurore, 1975

Contes et légendes
des Iles-de-la-Madeleine 2
Azade! — Raconte-moi tes îles!
Les Éditions Intrinsèque, 1976

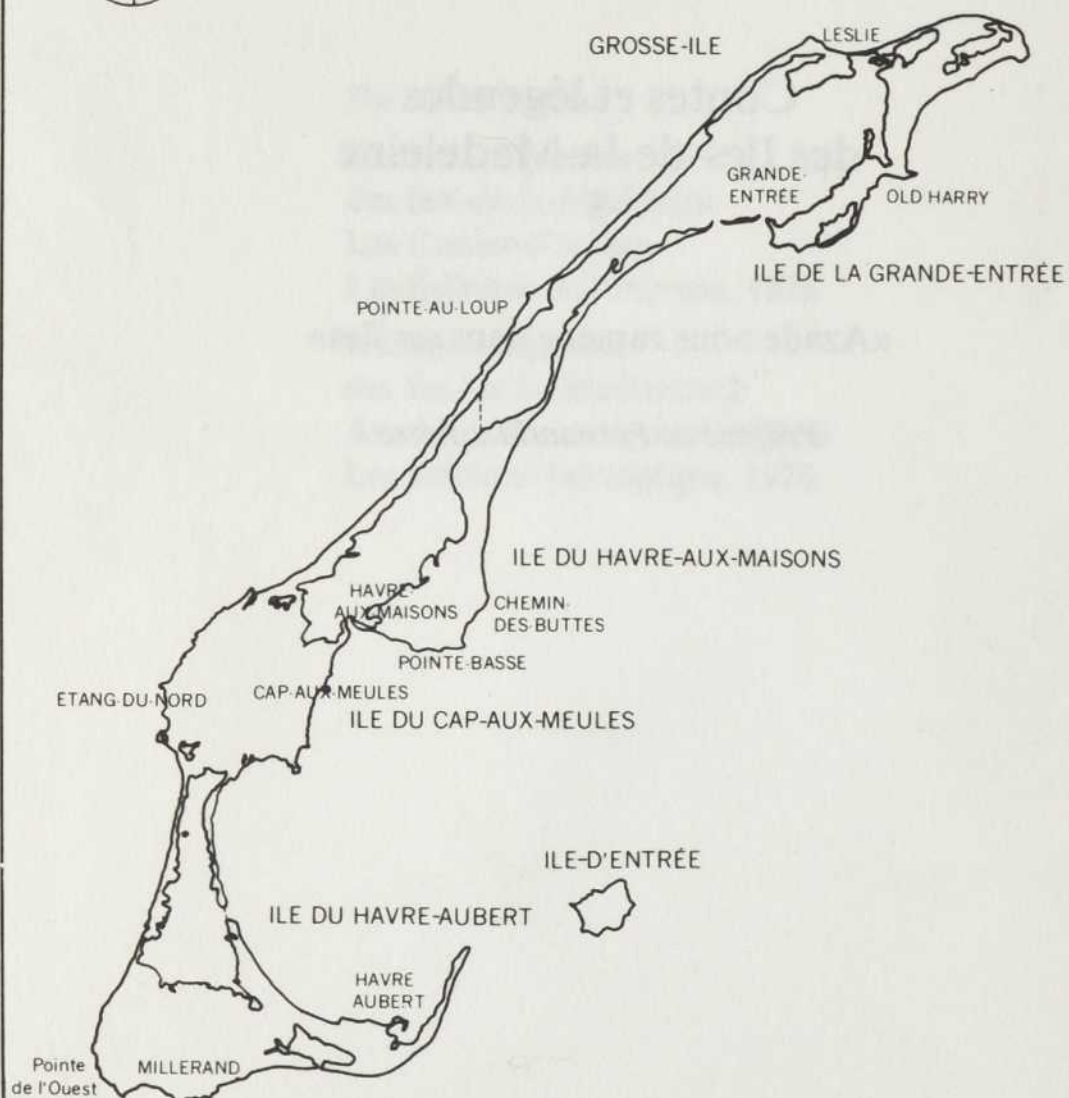


Contes et légendes
des Îles-de-la-Madeleine

3

«Azade nous ramène dans ses îles»

Préface de Fernand Lapierre



Azade HARVEY

Contes et légendes des Iles-de-la-Madeleine 3



«Azade nous ramène dans ses îles»

Intimigine

Les Éditions Intrinsic Inc.
1651, rue Saint-Denis
Montréal, H2X 3K4

Photocomposition: Louise Cardinal
Mise en page: Ginette Loranger
Carte de la couverture: Danielle Laferrière
Photos: Claire Beaudoin

Ont également participé à la réalisation de ce livre:
Guy Saint-Jean, Rolande Vadeboncoeur, Monique Saint-Jean

DISTRIBUTION

Les Messageries Prologues Inc.
1651, rue Saint-Denis
Montréal, H2X 3K4
Tél.: (514) 849-8129

© Azade Harvey, 1977

Dépôt légal — 3e trimestre 1977

Bibliothèque Nationale du Québec

PS

9379

I4H3

D7801481

v.3

LS

Préface

IL EST NÉ presque à la Chandeleur... à travers une poudrière, le temps d'une bourrasque. Le siècle venait à peine de frapper son quart.

Ce n'est pas Azade qui a choisi Grand-Ruisseau pour y naître... mais il n'est pas comme les autres... c'est un inventionneur.» Ça lui aura pris quarante ans pour «inventionner» des livres.

C'est donc les pieds dans l'eau du Grand-Ruisseau, le coeur sur la terre à Prudent et la tête dans l'air de la Butte du Marconi qu'il fit son apprentissage de la vie. D'ailleurs il le dira lui-même: «Ma seule expérience est l'école de la vie.» Ses sept années de scolarité à l'école primaire du Grand-Ruisseau auront été pour lui une base appréciable mais quand même non suffisante pour lui permettre d'acquérir la science de l'écrivain; une seule chose demeure plausible: le génie. Un génie doublé d'un cran et d'une détermination à toute épreuve et quand je le vois agir, j'ai envie de m'écrier avec Virgil: «Audaces fortuna juvat» — la fortune favorise les audacieux! Tel un puits sans fond, il a une soif inaltérable de savoir et de connaître: «Je me pose toujours des questions et je cherche toujours des réponses.» Chez lui l'autodidacte supplée au savant. Il est un passionné de l'histoire — déjà à cinq ans, il connaissait tous les voyages de Cartier.

Sur le plan affectif, Azade demeure un éternel enfant qui peut s'émerveiller devant chaque tableau de la vie: «Dans

chaque homme, il reste toujours une parcelle d'enfant.» Il s'émerveille devant le coucher du soleil dans la Baie de Plaisance; il s'étonne devant le grès verdâtre du Cap-Vert et le grès rougeâtre de l'Île-Rouge; il rêve devant l'immensité du golfe St-Laurent; il médite devant la placidité et la sérénité du lac à Dan.

Devant la vie qui l'a façonné, il demeure optimiste et se prépare toujours au pire. La nature l'a doté d'un flegme quasi anglais: «Je ne me fâche jamais» et son caractère est modelé à l'image de ses Îles: calme et serein. Il ne se lamente jamais et se contente de peu: «Même avec des pichous percés et des breutchins, j'étais heureux.» Ainsi que je lui demandais pourquoi il écrivait et plus particulièrement des contes et des légendes il est devenu spontanément volubile: «Qui d'entre nous à un moment donné ne s'est pas posé des questions à savoir comment vivaient nos ancêtres? Comment pourrait-on le savoir si on n'est pas témoin, sinon la tradition orale? Aux Îles nous avons très peu d'écrits, mais il y a une grande richesse en tradition orale transmise de génération en génération et qui n'a presque jamais été écrite — il est plus que temps qu'on s'y mette et ça presse, car le temps passe si vite et les plus âgés vont disparaître!»

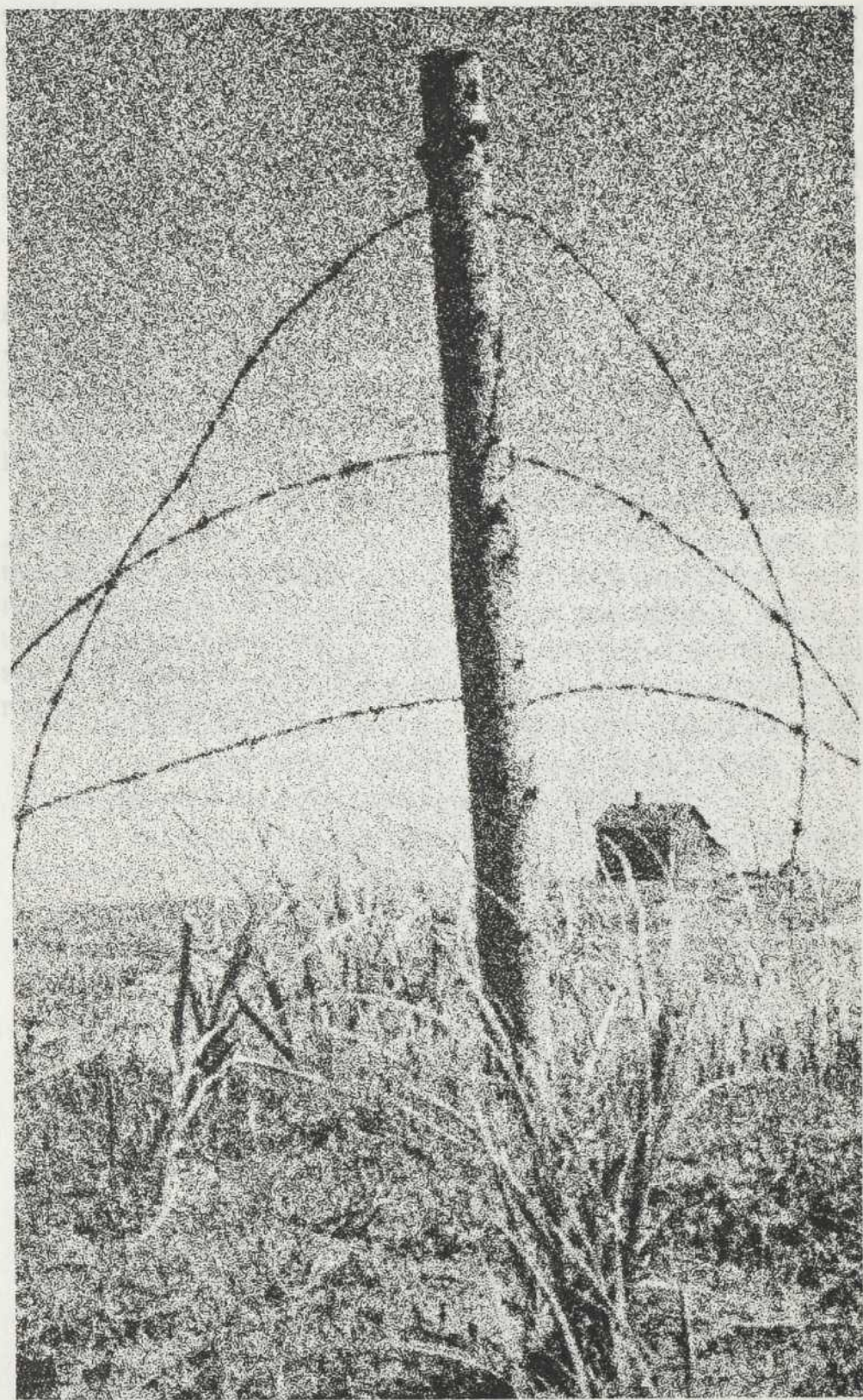
Ce fut sa motivation. Sans perdre une minute il invoqua les Muses, enfourcha Pégase et galopa à vive allure jusqu'à la fontaine de l'Hippocrène. Sur le chemin du retour, sans être un calotin, il emprunta le sentier battu par Saint Paul et s'adressa à ses frères, les hommes, au moyen d'épîtres. C'est pourquoi on le retrouve au début des années «70» au journal «Le Radar», hebdomadaire des Îles, alors qu'il écrivait modestement ses «Épîtres d'Azade aux Madelinots». Il ne s'est pas arrêté depuis. C'est un bûcheur, un acharné! En 75 et 76 il écrivit successivement le premier et le deuxième tome de ses contes. À la lecture du troisième tome vous pourrez savourer à nouveau les expressions typiques des Îles et des mots qui auront l'heur de plaire aux vieux de chez-nous. C'est ainsi que vous apprendrez qu'étant jeune, si l'on manquait de sagesse, on pouvait «manger une bonne douille» et que si l'on osait se promener dans le chemin du

roi avec un bel habit neuf en pleine semaine, on pouvait se faire hucher: «espèce de faraud» — alors il valait mieux se promener «gréés de hardes cirées.»

Je vous invite donc, les yeux «braqués» sur le troisième tome des Contes d'Azade, à revivre nos vieilles coutumes madelinienes toutes imbues de contes et légendes lesquels servaient si bien à combler les longues soirées d'hiver d'antan.

En guise de péroraison à notre entretien, j'ai demandé à Azade comment il entrevoyait l'avenir? Il m'avoua candidement et sans prétention qu'il désirait écrire en moyenne un livre par année durant dix ans... et si jamais, Azade, c'était chez toi une présomption et que la présomption soit un péché, je te dis: «Va et pêche encore!»

*Fernand Lapierre,
Madelinot par conception
Exilé par obligation
Instituteur par profession
Chroniqueur par distraction
Préfacier par exception*



Anaclet et la rose noire

ÂGÉ DE DOUZE ANS à peine, Anaclet se distinguait par ses grands yeux noirs vifs et ses cheveux frisés du même ton. Protégé par des parents qui en plus le gâtaient, ce bout d'homme vivait dans une maison bâtie au beau milieu d'une butte surplombant un étroit vallon. Un peu plus loin, c'était la plage de l'Anse chez Louis, à Cap-aux-Meules. Un petit bois, bourré de sapins trapus et de bouleaux efflanqués, bordait l'arrière de la maison. Comme perdu parmi eux, un rosier chargé de roses rouges ajoutait un peu de couleur à toute cette verdure entremêlée.

Anaclet allait souvent se baigner avant dîner. L'eau y était froide au début mais peu à peu le corps s'y habituaient puis un sentiment de bien-être le traversait. Un étroit sentier sinueux se frayait à travers ces arbres rabougris et menait à la mer. En revenant de la plage, le garçonnet cueillait toujours au passage une rose fraîche qu'il offrait à sa mère en entrant chez lui. Les guêpes et les abeilles, butinant de fleur en fleur pour y chercher leur nourriture quotidienne, n'appréciaient vraisemblablement pas d'être perturbées, c'est pourquoi elles tournaient rageusement autour de la tête d'Anaclet en bourdonnant quand elles n'allaient pas jusqu'à le piquer de leur dard effilé: alors une douleur aiguë se faisait sentir pour disparaître presque aussitôt. Anaclet se frottait nerveusement puis n'y pensait déjà plus.

Les vacances duraient toujours: on était en juillet. Ce matin-là, avant même que le soleil ne sèche la rosée du matin, Anaclet, comme beaucoup d'autres matins, partit pour la plage empruntant le petit sentier qui y conduisait. Il tendit la main pour y cueillir une rose. À sa grande surprise, il aperçut parmi les roses rouges une rose noire comme la nuit, et qui étalait au soleil ses pétales de velours. Étonné, il s'en approcha puis tendit la main pour la cueillir. Mais, comme mue par un ressort et à la manière de quelqu'un qui ne veut pas être touché, la rose noire courba du côté opposé. Pensant que c'était peut-être le vent qui la poussait, Anaclet tenta une deuxième fois de cueillir la rose en dirigeant sa main dans l'autre direction. La même chose se produisit: Anaclet eut un geste de recul puis s'enfuit à la maison.

Il ne dit mot à personne de cette aventure, pas même à sa mère. La journée lui parut longue et cette nuit-là, il ne réussit pas à fermer l'oeil. Tôt le lendemain, sa curiosité le poussa à retourner au rosier: mais la belle rose noire semblait avoir disparu. Il la chercha parmi les autres roses du rosier sans la trouver. Déçu, il s'apprêtait à retourner à la maison quand, tout à coup, il entendit un bruit — comme celui d'une personne qui se réveille et s'étire. Sa tête fit demi-tour: il vit alors la rose noire étalant ses pétales aux premiers rayons chauds du soleil, puis il entendit une voix douce de fille qui disait: «Bonjour Anaclet! As-tu bien dormi?»

—D'où vient cette voix?» dit Anaclet tout haut. Il regarda autour de lui, mais ne vit personne. La même voix se fit entendre mais cette fois-ci, il réalisa qu'elle venait de la rose noire. Les yeux braqués sur elle, il lui dit d'une voix tremblante: «Comment, tu parles?»

—Mais oui, je parle. Je suis une rose parlante...

—D'où cé que tu viens?

—Comme tu vois, je viens de la terre.

—Oui, oui, je sais, mais t'as pas de bouche...

—Quand on veut vraiment parler, on n'a pas besoin de bouche: moi, je parle avec mon coeur!

—T'as pas de coeur non plus!

—Oh! oui, j'ai un coeur: un coeur de rose, caché là dans mes pétales. Tiens, je vais te confier un petit secret: je ne suis

pas une rose comme les autres — tu le vois bien par ma couleur qui est différente — et j'ai certains pouvoirs. J'aimerais être ton amie. Tu peux donc me confier tes secrets si tu le désires et je te promets qu'ils seront bien gardés puisque tu es le seul à qui je parlerai... Maintenant, va-t-en. Ta mère t'attend pour dîner. Tu reviendras demain.» Il partit pour la maison, tout joyeux.

Le lendemain, il revint voir sa rose noire qui lui dit en le voyant: «As-tu été sage, mon petit Anaclet?

—Qui, moa? Mais oui, j'sus toujours sage!

—En es-tu bien sûr?

—J'pense que oui... J'me souviens qu'une fois, en passant devant l'étable de la vieille Marie, j'ai garroché une pierre à une de ses poules et je lui ai cassé une patte. Elle n'a jamais su que c'était moa, et elle a attribué la faute à un autre. Je l'ai regretté par après... C'est à peu près la seule fois que je n'ai pas été sage.

—Fouille encore dans ta mémoire, mon petit. Ne t'es-tu pas chicané avec ta petite soeur et ne lui as-tu pas donné une claque dans le visage?

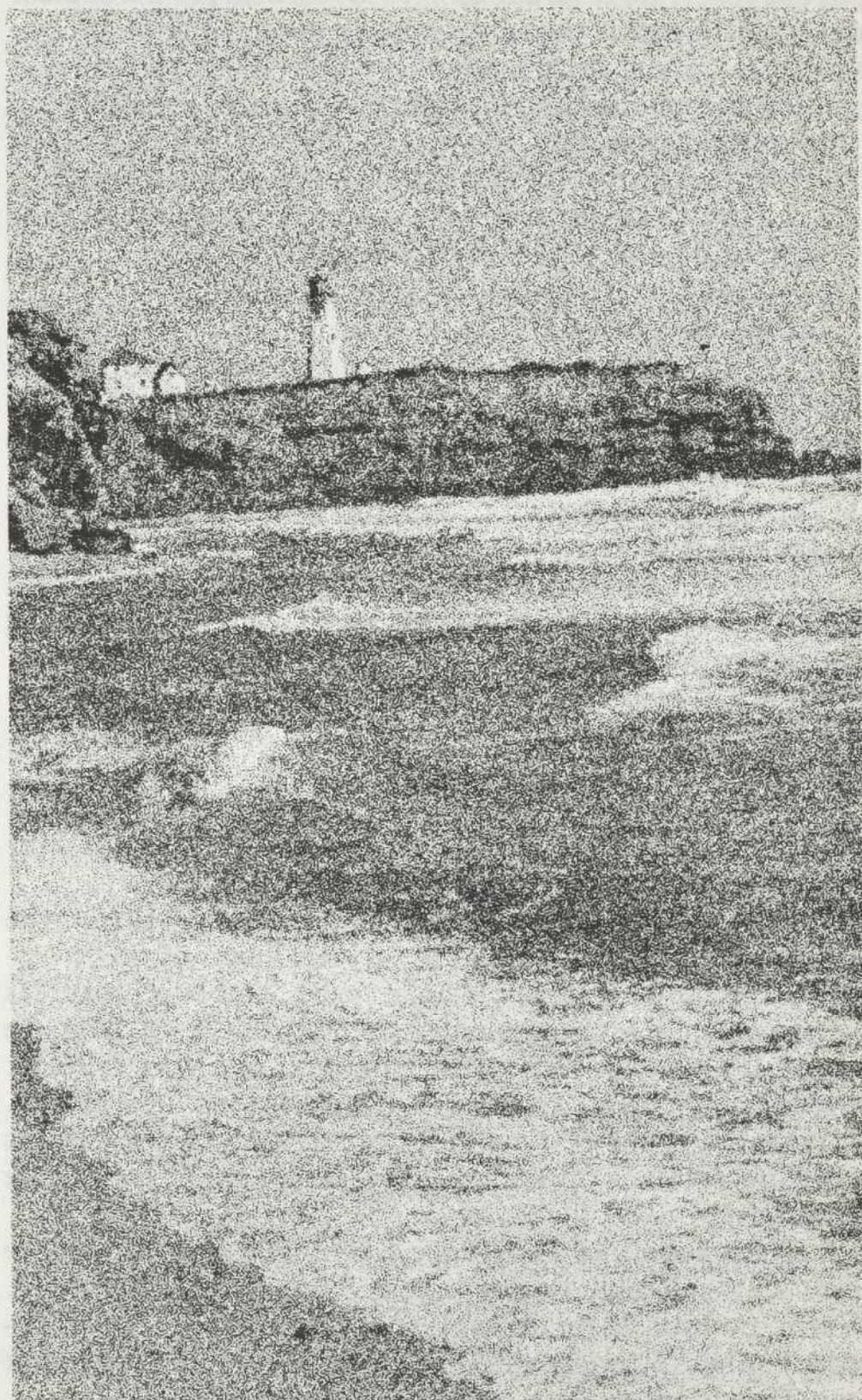
—Comment sais-tu ça?

—Je lis dans tes pensées, mon petit: on ne peut rien me cacher!»

Intrigué et heureux du privilège dont il jouissait, Anaclet poursuivit son chemin jusqu'à la plage de l'Anse chez Louis, où il se baigna dans l'eau maintenant tiède.

Tout le reste de la saison chaude, il avait admiré la rose noire. Vint enfin l'automne. Par un beau matin de fin de septembre, il constata que la rose noire vieillissait et dépérissait: ses pétales veloutés se détachaient et séchaient sur le sol durci. Ce matin-là, Anaclet était triste. Soudain, une voix faible et éraillée lui dit: «Mon bon ami, le temps est venu de se quitter. L'hiver approche et il me faut dormir jusqu'au printemps prochain, mais je reviendrai.» Une larme coula sur la joue d'Anaclet.

Par la suite, chaque fois que le jeune garçon empruntait le petit sentier, il jetait un oeil inquiet à son amie la rose noire. Enfin, un jour de fin novembre, la rose était devenue blanche: une légère couche de neige l'avait recouverte la rendant pareille aux autres roses...



Un des seul phare existant encore aux Iles.

Les aventures de John Rogers

C'ÉTAIT UN HOMME de courte taille. Ses cheveux épais et frisés étaient, avec les ans, passés du blond au blanc neige. Il portait une moustache florissante.

Il était venu au monde en dix-huit-cent-cinquante-quatre, dans un petit village de Terre-Neuve. Son père mourut avant même qu'il n'atteigne cinq ans dans un accident au cours d'une chasse à la baleine où il était harponneur; sa mère, devenue veuve, dut quitter son village natal pour s'installer à l'île d'Anticosti pour y travailler comme cuisinière dans un camp de bûcherons nouvellement ouvert là.

Ses compagnons de jeu préférés furent les petits animaux sauvages; des écureuils, des renardeaux et des ratons laveurs devinrent des amis fidèles. Jusqu'à l'adolescence, il côtoya les durs travailleurs de la forêt, et écoutait attentivement leurs histoires d'aventuriers. Nullement attiré par la forêt, il l'était beaucoup plus par l'immensité de la mer. Ses grands yeux bleus réussissaient à percer l'horizon et à y découvrir mille choses en imagination.

Il fut tour à tour bûcheron, pêcheur puis capitaine d'une goélette qu'il avait bâtie lui-même. Son premier mariage ne dura que dix-huit mois: sa jeune femme qu'il aimait tant mourut, emportée par la tuberculose, sans avoir eu d'enfants. Un peu pour noyer son chagrin, John Rogers commença une vie d'aventure. Il s'engagea comme marin à bord d'un brick qui naviguait sur tous les océans, puis devint capitaine et enfin propriétaire de sa propre goélette avec laquelle il transportait toutes sortes de marchandise, aussi bien du bois de construction, des vieux métaux que du hareng boucané ou de la morue séchée. Il finit par connaître par coeur tous les ports de la côte de Terre-Neuve aux Antilles. Seul maître à bord de sa goélette, après Dieu, que pouvait-il souhaiter de mieux?

Un jour que sa goélette était amarrée dans le port de Saint-Jean de Terre-neuve pour y décharger une cargaison de mélasse des Antilles, il entend dire que la grande mouvée de loups-marins, composée de plusieurs millions de têtes, se trouvait au beau milieu du golfe Saint-Laurent, à quelques milles des Îles-de-la-Madeleine. La cargaison déchargée, il appareilla aussitôt avec son équipage et fit voile vers cette manne qui descendait du nord, attiré qu'il était à l'idée de ce que pourrait lui rapporter une telle pêche (cette année-là, les peaux de loups-marins étaient très payantes).

Le nordet gonflait les voiles et le soleil était bon durant les trois jours que dura la traversée. Ils arrivèrent enfin au milieu de la mouvée, parmi les glaces flottantes. Alors commença la chasse: en deux jours, on réussit à remplir la cale de la goélette de peaux de loups-marins. Soudain, le vent vira de bord, faisant du même coup se resserrer les glaces entre elles et soulever la goélette sur un immense morceau de glace, pour ensuite la renverser sur le côté. Les membres de l'équipage furent plus surpris qu'inquiets; c'était la première fois qu'une pareille aventure leur arrivait. Ils se voyaient à la merci des courants et des vents d'avril. Le lendemain, le vent cessa. Croyant que cela ne durerait que quelques jours, l'équipage en profita pour se reposer. Mais, six jours plus tard, il faisait toujours calme et le morceau de

glace sur lequel reposait la goélette n'avait pas bougé. Par ailleurs, le chaud soleil du début de mai faisait fondre la glace jusqu'à ce qu'il n'en reste que de très gros morceaux épars autour d'eux.

Des jours, des semaines passèrent sans que la situation ne change. Le capitaine Rogers avait dû quelques jours plus tôt rationner l'équipage mais comme les vivres étaient presque épuisés, il se voyait réduit à mourir de faim; les quelques morues qu'on avait réussi à prendre ne suffisaient pas à calmer ces ventres affamés. Les loups-marins pourrissaient dans la cale.

La fin de juin approchait et ça faisait presque deux mois qu'on n'avait pas senti la moindre brise, ce qui était tout à fait anormal. Un jour, au milieu de la nuit, alors que l'équipage dormait profondément, on entendit enfin un bruit épouvantable: le morceau de glace sur lequel la goélette était prisonnière se fracassa en plusieurs morceaux causant du même coup un bouleversement à bord. Les membres d'équipage alertés montèrent en vitesse sur le pont et là, ils se mirent à crier de joie.

Le suroît gonflait maintenant les voiles, menant la goélette à bon port. Mais ce vent bienveillant qui s'était élevé en douceur — faisant l'espoir des marins — allait en l'espace de quelques minutes tourner en ouragan déchaîné. John Rogers craignait une tornade ou une trombe qui aurait pu les soulever dans les airs pour les laisser retomber. Dans pareil cas, c'eût été la fin de tout espoir. Heureusement, il en fut autrement. Toutefois, les voiles furent déchirées, le mât central cassé et le gouvernail emporté par une vague énorme. C'est alors qu'à la merci des vagues le bateau de John Rogers s'ensabla dans la dune du nord des Îles-de-la-Madeleine, avec toute sa cargaison de peaux de loups-marins. Comme par miracle, tout l'équipage était sain et sauf.

À partir de ce naufrage, le capitaine Rogers, qui approchait la quarantaine, décida d'en finir avec sa carrière de marin et d'aventurier. Il récupéra ce qu'il put de ce naufrage puis paya ses hommes d'équipage qui retournèrent chacun chez eux alors que lui opta de demeurer aux Îles.

Plus tard, John Rogers rencontra une jolie Madelinienne de qui il devint follement amoureux; ils décidèrent de fonder un foyer ensemble. Ils choisirent de demeurer au Cap-Vert, près de l'endroit où son dernier bateau avait fait naufrage. Ils eurent, par la suite, plusieurs enfants, dont Jimmy — un grand ami à moi — qui m'a raconté cette anecdote de la vie de son père.

John Rogers mourut à l'âge de quatre-vingt-douze ans, en l'an dix-neuf-cent-quarante-six. R.I.P.

Casimir avait trop bu...

LA NUIT ÉTAIT noire, sans étoile. À peine voyait-on deux pieds devant soi. Casimir avait bu du gin toute la soirée chez un ami. Ils avaient eu une belle soirée ensemble, à chanter, à boire et à rire. Mais, quand vint le temps de partir, Casimir était saoul. Il monta avec peine la butte qui, d'après lui, le conduisait jusqu'à chez lui, tricolant d'un bord à l'autre du chemin. Joyeux, malgré une pluie fine qui lui mouillait le corps, il se mit à chanter à haute voix des chansons que l'écho percutait à travers les buttes dans le calme de la nuit.

Une espèce d'instinct le guidait sur le chemin: depuis son enfance qu'il le parcourait en tous sens! Ce soir-là, toutefois, des choses inhabituelles se passaient: aucune lumière n'apparaissait aux maisons. Les maisons même semblaient avoir complètement disparu du canton. Casimir s'arrêta soudain, en plein milieu du chemin, et se dit en regardant autour de lui: «Quoi-cé qui s'passe ici, y a pu une maudite maison! Pourtant, j'sus pas saoul ni aveugle. J'wois bien le chemin en avant de moi, et j'wois aussi mes deux bottes que j'ai dans les pieds...» Ce pauvre Casimir n'avait pas remarqué que la brume qui l'entourait était si épaisse qu'on aurait pu la couper au couteau. Il continua son chemin, aveuglément, sans savoir au juste où il allait. Il arriva

enfin devant une maison qu'il croyait être la sienne. Prenant bien soin de s'essuyer les pieds avant d'entrer, il ouvrit la porte, entra et monta au grenier. Là, dans le premier lit vide qu'il aperçut, il s'allongea sans prendre le temps de se déshabiller.

Casimir devinait vaguement quelque chose de différent dans cette chambre: les meubles n'étaient pas à leur place pas plus que les photos accrochées au mur. Trop las par ailleurs pour s'arrêter à ces irrégularités, il essaya de dormir. Cependant, il n'arrivait pas à comprendre pourquoi plusieurs ronflements différents lui arrivaient des chambres voisines, lui qui vivait seul avec sa vieille mère. Inquiet, il ne réussit pas à fermer l'oeil jusqu'au matin. Au petit jour, il se leva, regarda par la fenêtre et ne vit rien du brouillard de la veille maintenant dissipé. Le soleil commençait à pointer à l'horizon. Mais... le décor qui s'offrait à ses yeux n'était pas celui qu'il voyait de sa chambre habituellement. Il sortit aussitôt de la chambre en titubant, avec une gueule de bois, et descendit dans la cuisine. Là, il vit un homme en train d'allumer le poêle à bois. Il le reconnut aussitôt: c'était Armand, son voisin, qui le regardait en souriant et lui dit l'air moqueur: «Quoi-cé qui t'arrive, Casimir? Tu t'es trompé de maison?» Casimir, honteux, s'excusa et sortit aussitôt, ne comprenant toujours pas comment il en était arrivé à se tromper de maison.

Le caucus des corbeaux

Croak, croak, croak

Treize corbeaux

Sur une falaise

Escarpée

Tenaient des propos

Enflammés

Deux bandes de corbeaux vivaient paisiblement côte à côte, chacune ayant un territoire bien déterminé, jusqu'au jour où...

L'une des bandes s'était installée à demeure dans des crevasses du faîte du Cap à Taureaux, à Cap-aux-Meules; l'autre avait choisi les bois qui entourent les flancs de la Butte du Vent. Une frontière invisible, mais bien définie, avait été établie après entente des deux bandes.

La colonie du Cap à Taureaux était dirigée par une patte de maître — un vieux chef corbeau rusé et têtu du nom de Gros-Ventre. On l'appelait ainsi parce qu'il était trapu et lourd. Tous les membres de sa bande le respectaient et le craignaient surtout. Très sévère, il souhaitait voir ses ordres respectés à la lettre, même s'ils n'étaient pas acceptés, sans quoi il était sans pitié. Il exerçait en quelque sorte une espèce de dictature sur tout jeune blanc-bec de son groupe ou pas.

Quant à la bande de la butte du Vent, elle était dirigée par un jeune corbeau faraud, arrogant et plutôt ambitieux, du nom de Tête-à-Pic. Il rêvait d'agrandir son territoire même s'il dut le faire au prix d'une guerre ouverte. Pour ce faire, il lui fallait tout de même un motif, car on ne déclare pas une guerre à tout propos.

À proximité de la limite du territoire de Gros-Ventre, se trouvait une vieille baraque à demi-remplie de foin: poste observatoire à un groupe de jeunes corbeaux chargés d'y monter la garde pour déceler chez l'ennemi toute intervention pour envahir leur territoire. Tête-à-Pic n'était pas sans se savoir observé par l'autre bande, c'est pourquoi il avait lui aussi son poste d'observation dans les branches d'un vieux sapin dont le sommet dépassait de beaucoup les autres. Avec pareille surveillance assumée d'un clan comme de l'autre, il y avait tout lieu de croire que la paix serait assurée.

Tête-à-Pic connaissait bien le vieux chef Gros-Ventre: il le savait plein d'expérience donc mieux préparé au combat que lui, ce qui le rendait nerveux. Mais il serait bien, en cas d'attaque défendre son territoire coûte que coûte; dut-il y laisser ses plumes! De son côté, Gros-Ventre, plutôt pacifique malgré ses allures endurcies, ne souhaitait pas la guerre, sachant qu'elle causerait de nombreuses pertes de vie d'un côté comme de l'autre.

Un jour, un jeune mâle de la bande du Cap à Taureaux partit pour la chasse aux souris et, par distraction, dépassa la frontière. À peine se trouva-t-il en territoire ennemi, qu'il fut aussitôt repéré, attaqué et chassé à grands coups de becs et de griffes. Il réussit à s'en sortir vivant mais dans quel état! Avec une patte cassée et une aile meurtrie, il se rapporta à son chef Gros-Ventre avec un air à faire pitié, et lui raconta sa périlleuse aventure.

Une assemblée fut convoquée sur le champ. Treize imposants corbeaux perchés sur les pointes escarpées de la falaise discutèrent longuement avec chaleur et animation. Les idées étaient plutôt partagées: certains voulaient déclarer la guerre à l'autre bande et attaquer sans tarder; d'autres, plus tempérés, voulaient organiser une rencontre et

parlementer avec le chef de la bande adverse, Tête-à-Pic. Devant cette divergence d'opinions, Gros-Ventre décida de passer au vote secret. Ceux qui votaient contre la guerre déposaient dans un trou de la falaise une plume noire, alors que ceux qui optaient pour la guerre y déposaient une plume verte. Le temps de votation échu, on compta les votes: il y avait autant de plumes vertes que de noires, mais le chef n'avait pas encore voté. Alors, dans une démarche grave, il s'avança et déposa une plume noire en signe de désapprobation. Tête-à-Pic fut convoqué à une rencontre pour s'expliquer.

Au jour fixé, les deux chefs se rendirent à la frontière et là, perchés sur un gros sapin et entourés de leur garde de corps, les deux chefs croassèrent longtemps. Finalement, Tête-à-Pic s'excusa d'avoir maltraité le jeune corbeau aventurier, mais il pria Gros-Ventre de garder ses corbeaux chez lui à l'avenir sans quoi il lui déclarerait une guerre sanglante.

Depuis, on peut voir deux clans de corbeaux se surveillant mutuellement, chacun dans son territoire. Combien de temps encore durera cette trêve? Il ne faudrait pas s'étonner de voir un bon jour la guerre éclater entre ces deux clans ainsi tendus; vous verriez alors de terribles combats noirs dans le ciel bleu madelinot.

proportion des forces de la grande marine. L'importance de ces forces est en fait déterminée par les besoins de la défense nationale. Les forces de la grande marine sont destinées à assurer la sécurité de nos côtes et à protéger nos intérêts dans les mers lointaines. Elles sont composées de navires de guerre, de sous-marins, de avions et de hélicoptères. Les forces de la grande marine sont également chargées de participer à des opérations de maintien de la paix et de secours humanitaires. Elles sont donc une composante essentielle de la défense nationale.

Les forces de la grande marine sont composées de plusieurs unités. Il y a d'abord les unités de surface, qui comprennent les croiseurs, les destroyers, les frigates et les corvettes. Il y a également les unités de sous-marin, qui comprennent les sous-marins de combat et les sous-marins de soutien. Enfin, il y a les unités d'aériennes, qui comprennent les avions et les hélicoptères.

Le cordonnier volant

TOUJOURS MAL chaussé, pour ne pas faire le proverbe, Edouard le cordonnier marchait courbé comme un bossu. À être toujours penché sur sa machine pour travailler, son épine dorsale s'était crochie prenant presque l'allure de la forme à chaussures dont il se servait pour réparer les chaussures. Il avait les doigts noueux mais agiles et couverts de taches brunes causées par le brai qu'il utilisait pour rentre le fil plus résistant. Son visage ridé par les ans laissait deviner un âge avancé. Réfléchissant beaucoup, il écoutait plus qu'il ne parlait. Notre cordonnier réparait souliers ou bottes mais se spécialisait dans la confection de bottes sauvages en peaux de loups-marins qu'il tenait lui-même dans un hangar attenant à sa cabane.

Certains disaient de lui qu'il était très riche, contrairement à ce que les apparences laissaient croire. Il faut dire que dans ce temps-là la richesse se calculait à quelques milliers de piastres. Portant toujours les mêmes hardes, il avait une vie des plus sobres. Une ancienne étable, située au bord de la dune du nord, à Cap-Vert, lui servait d'abri. Les gens allaient le voir pour faire réparer leurs vieilles chaussures ou pour se faire confectionner des bottes sauvages très en vogue à l'époque.

Ce vieux célibataire endurci ne se plaignait jamais. On ne lui connaissait pas plus d'amis que d'ennemis. Il sortait rarement, sauf pour aller au magasin général, à Cap-aux-Meules, pour s'approvisionner. La solitude dans laquelle il

vivait semblait correspondre à sa nature; il se sentait libre comme un goéland.

De sa cabane, Edouard le cordonnier avait une vue magnifique de la dune qui s'étendait à perte de vue. L'odeur du goémon était à ses narines un parfum précieux, et le chant des oiseaux de mer, une musique divine. Au printemps, à la fonte des glaces, combien de fois des loups-marins attardés ne sont-ils pas venus rôder autour de sa cabane?

C'était le printemps. Cet après-midi-là, il était allé à Cap-aux-Meules pour s'acheter de quoi manger. Sur le chemin du retour, le soleil était déjà couché. Le temps était très calme: soudain, la pluie se mit à tomber à la verticale, ce qui ne tarda pas à tremper notre cordonnier jusqu'aux os. Il n'avait malheureusement pas prévu cet orage et, un peu agacé, il accéléra le pas. Tout à coup, il s'immobilisa: au beau milieu du chemin s'était formée une mare d'eau telle qu'il hésitait à la franchir à cause de ses bottes sauvages usées et qui prenaient l'eau. Comment faire pour ne pas se mouiller les pieds? Esquissant un geste comme pour contourner la mare, il se sentit soudain léger comme une plume: il ne pesait plus rien. Alors, d'une simple poussée du pied droit, il plana au-dessus de la mare d'eau pour ensuite atterrir de l'autre côté. Que lui arrivait-il? Il l'ignorait, encore trop surpris de cet exploit qu'il venait de vivre pour la première fois. Il était alors seul sur le chemin; personne n'avait donc été témoin de cette aventure. Il poursuivit sa route, songeur, pensant à ce qui venait de lui arriver, pour en venir finalement à la conclusion qu'il possédait un merveilleux pouvoir, celui de la lévitation. Il lui fallait rester calme et surtout ne pas abuser de ce pouvoir dont il ignorait s'il n'était que passager ou habituel.

Le lendemain soir, à la brunante, seul avec ses pensées, il se rendit sur la dune du nord, là où le terrain est vaste et plat. Il s'exerça à voler d'abord sur une courte distance. Pour y arriver, il n'avait qu'à se concentrer pour quelques minutes sur chacun des gestes qu'il allait faire et, du bout de son pied droit, il se donnait une poussée. Aussitôt, il s'élevait lentement, à quelques centaines de pieds, pour en-

suite voler à l'horizontale sur plusieurs milles, à la vitesse d'un cheval au grand galop.

Depuis plusieurs semaines déjà, Edouard le cordonnier pratiquait ce vol plané, se rendait parfois même jusqu'à la Grosse-Île, en survolant la Pointe-aux-Loups sans s'y arrêter. Il se surprenait à rêver du jour où il oserait survoler la mer pour se rendre à l'île Brion, la mystérieuse, mais il craignait la longue distance à parcourir au-dessus de la mer. Cependant, un soir de temps brumeux et de vent d'est favorisant le retour, il se rendit jusqu'à la Grosse-Île. Il s'arrêta ensuite un moment sur le faîte du Cap de l'Est et là, après mûre réflexion, il se donna une poussée du pied droit et s'envola vers l'île Brion. Il survola la mer sans ennui. À la moitié du chemin, le vent vira de bord et la brume se dissipa pour faire apparaître l'île Brion au clair de lune dans toute sa splendeur. Il eut soudain très peur: un moment il pensait défaillir et tomber à la mer, car c'était la première fois qu'il volait au clair de lune; mais non, il poursuivit sa route sans incident.

Il plana au-dessus de l'île, de long en large sans toutefois y atterrir par crainte de ne pouvoir repartir. Sur le chemin du retour, il y avait un homme de la Grosse-Île qui s'en revenait de l'étable. Regardant vers le large, il aperçut, dans un rayon de lune, le cordonnier qui revenait de l'île Brion. Il crut que c'était le diable. Effrayé, il s'empressa de rentrer chez lui et, par peur du ridicule, ne parla jamais de cette vision à personne. Le cordonnier atterrit sur la dune, un peu en dehors du Cap de l'Est et, après s'être reposé un peu, reprit son vol jusqu'à chez lui. Par la suite, il cessa ces vols nocturnes, tout en continuant de garder secret son pouvoir de lévitation.

Quelques années plus tard, Edouard le cordonnier mourut. Quand on le transporta en terre, on s'étonna de voir à quel point le cercueil était léger: le cordonnier avait même dans la mort vaincu la loi de la pesanteur. Si un jour, à la brunante, vous voyez passer-au-dessus de vos têtes un objet à la forme d'un cercueil, n'ayez pas peur et dites-vous que c'est probablement celui du cordonnier volant.

L'été du silence

À PEINE pouvait-on voir quelques rares mouettes ou goélands survoler les eaux de la baie d'en dedans en quête de nourriture, sans pour autant y trouver un seul poisson pour se remplir l'estomac. De temps en temps, on en voyait un plonger dans l'eau et remonter aussi vite, le bec vide. Étaient-ils tous aveugles? Bien sûr que non! Même les loups-marins — ces bêtes inoffensives qui à l'ordinaire abondaient dans cete baie tranquille à cause de la grande quantité de harengs qui s'y trouvaient — ne faisaient plus leur apparition hors de l'eau.

Le fait qu'il n'y avait pas de hareng dans la lagune avait amené la fermeture des boucaneries et du même coup la mise à pied de plusieurs centaines de personnes qui, pour la plupart, se voyaient réduites à quêter l'assurance-chômage auprès du gouvernement. Pourtant, ce n'était pas la bonne volonté qui manquait à ces bons travailleurs. Quelle était réellement la cause de cette situation? D'aucun disait que c'était cyclique: que tous les vingt ans le poisson se faisait plus rare, et qu'on était justement à la période où il était le plus rare, mais que l'année à venir serait meilleure; d'autres, les logiques, prétendaient que le golfe Saint-Laurent avait été «vidé» par les pêcheurs étrangers et que les gouvernements au pouvoir en les laissant faire pareil massacre

risquaient ainsi de nuire à la survivance de certaines espèces. Un peu pessimistes, ils exagéraient en disant que le Golfe finirait par être une deuxième mer morte. Cet été-là, donc, la baie d'en dedans était silencieuse; les oiseaux de mer se faisaient de plus en plus rares et la pêche presque inexistante.

C'est à tout cela que pensait Siméon en se promenant le long de la côte, lui qui était criblé de dettes: sa maison était hypothéquée et il devait de l'argent au marchand général. Où allait-il prendre l'argent pour faire son prochain paiement? De tout l'été, Siméon n'avait travaillé que quelques jours. Et ce soir de fin de septembre, il était assis là, sur une grosse roche au pied du cap, les yeux fixés au large. C'était un soir de pleine lune. Soudain, une bizarre vague blanche s'avança lentement vers lui; il eut un geste de recul puis attendit que cete vague — qui n'en était pas une — arrive jusqu'à lui, éclairée par les rayons de lune. Rendue à une centaine de pieds du rivage, il courut dans l'eau jusqu'à elle. Quelle surprise! Des millions de petits poissons, beaucoup plus petits que du hareng et ressemblant étrangement à des éperlans, bouillonnaient à la surface de l'eau. Quels étaient ces poissons qu'il voyait pour la première fois? Il en prit quelques uns dans ses mains, les examina attentivement. Puis, il courut annoncer la bonne nouvelle qui ne tarda pas à se répandre.

Tôt le lendemain matin, les curieux massés sur la grève constatèrent que ces petits poissons n'étaient en réalité que des capelans. C'était la première fois qu'on en voyait dans les parages. Par quel miracle cette manne était-elle arrivée jusqu'aux Îles? Mystère!

Puis la vie reprit son cours normal: les loups-marins ne tardèrent pas à sortir nerveusement leur tête de l'eau, les goélands et les mouettes par milliers plongeaient et remontaient leur bec retenant un capelan. Le jacassement joyeux des oiseaux mêlé au bruit fracassant des vagues remplaça l'été du silence. C'était l'automne du bruit: l'automne de la vie.

Évariste, le faucheur de foin

LEVÉ TÔT ce matin-là, Evariste sortit après avoir pris un petit déjeuner de pain de ménage et d'oeufs frais accompagnés d'un thé fort qu'il avait la mauvaise habitude de laisser bouillir sur le rond du poêle. Dehors, il faisait un temps superbe.

Il se rendit à l'étable. Dans un coin, il trouva sa petite faux. Il s'en saisit puis, appuyant une des extrémités à terre, il posa son bras sur la longue lame courbée. Ensuite, de sa pierre ponce et avec le geste saccadé d'un automate, il l'affila en faisant passer la pierre ponce d'un côté et de l'autre de la lame. Le métal ainsi entrechoqué produisait un bruit métallique qui se répercutait en écho dans les buttes de Grand-Ruisseau.

Plutôt costaud et bien musclé, Évariste était cependant un peu gêné. S'il s'exprimait avec un peu de difficulté, il souriait beaucoup plus facilement cependant. Pourtant, l'imagination ne lui faisait pas défaut, mais les mots semblaient s'arrêter à la commissure des lèvres.

Sa faux affilée, il mit la pierre ponce dans sa poche et l'appuya sur son épaule, en prenant bien soin de tenir la lame coupante éloignée de sa tête puis il se rendit jusqu'au pré à Vilbon, là où le foin poussait très haut. Il s'installa dans un coin du rang-clos, où, les deux pieds solidement plantés par

terre, il se pencha et commença à faucher. Comme des vagues, le foin vert tombait à chaque coup de faux donné à un rythme régulier. À chaque coup de faux, il avançait d'un pas. De temps en temps, il s'arrêtait pour boire un coup de babeurre qu'il avait apporté dans une chaudière vide de saindoux. Ça faisait bien maintenant trois heures qu'il fauchait sous un soleil de feu. De temps à autre, il essuyait, du revers de sa manche, les gouttes de sueur qui coulaient sur son visage.

Soudain, en donnant un grand coup de faux, il frappa quelque chose de dur, de résistant: c'était une vieille souche pourrie dans laquelle s'était logée une colonie de guêpes. Au même moment, les guêpes firent leur apparition puis, en rangs serrés, se mirent à voler autour de la tête d'Évariste, sans toutefois l'attaquer de leur dard.

Conduit par un vieux colonel poilu, ce régiment volait à une vive allure en tournoyant et en bourdonnant. Évariste, comme hypnotisé, restait là figé, sans un geste des mains pour se protéger contre une attaque éventuelle. Il s'attendait bien à recevoir des coups de dards sur tout le corps mais, à sa grande surprise, aucune guêpe ne le toucha. Peu à peu, leur vitesse de vol diminua; elles s'arrêtèrent enfin à quelques pouces de son visage dans un bourdonnement continu.

Quelle ne fut pas sa stupéfaction quand il entendit une voix grave — celle du colonel — qui lui dit sur un ton rageur: «Pourquoi viens-tu nous déranger? Pourquoi veux-tu nous détruire avec cette faux criminelle? Tu viens tout juste de tuer la moitié de ma colonie!» Encore sous l'effet de la surprise, Évariste n'arrivait pas à croire que des guêpes puissent parler; il n'en croyait pas ses oreilles ni ses yeux. Elles étaient là pourtant, par centaines, à quelques pouces de son visage, leur dard sorti prêt à l'attaque. La surprise lui coupait la parole; enfin, il réussit à sortir quelques mots: «Non, Monsieur la guêpe; non, Monsieur le colonel, jamais plus je ne vous dérangerai!»

Il abandonna là sa faux et se sauva vite. Cependant, rendu à quelques pieds de là, il s'arrêta net et se mit à penser tout haut: «Ces guêpes-là ont raison. Qui cé que j'suis, moa,

pour détruire leur nid? Si quelqu'un venait dans ma maison donner de grands coups de faux pour tuer mes enfants, quoi cé que je f'rais? Je f'rais sûrement la même chose qu'elles... et peut-être pire. Même que moa je n'donnerais pas d'avertissement! La prochaine fois, il faudra que je fasse plus attention.»

Il revint donc sur ses pas et, tout doucement, retira la faux de la vieille souche prenant soin de ne pas déranger les guêpes qui étaient occupées à enterrer leurs morts et tentaient de se réorganiser. Le travail s'arrêta là pour la journée; Évariste n'avait pas le coeur à continuer. Quelque peu remis de ses émotions, il y retourna le lendemain mais, cette fois, redoubla de prudence, épargnant probablement ainsi d'autres nids de guêpes.

FORCÉS PAR LES ANS, à s'arrêter

Les terres riches d'Acadie et renvoyées en France, les Miriquois du Grand Dérangement ne revinrent pas si facilement à Saint-Malo. La France connaît alors des heures de plus de durs et de tristes. Des rumeurs de révolution y circulaient depuis le pays où ne savait ni où ni quand elle commencerait qu'on se devait d'y être.

À Saint-Malo, comme dans les villes environnantes, on s'inquiétait. Certains hommes qui s'étaient proposés pour le royaume disparaissaient mystérieusement, sans laisser de trace, plus qu'on était parvenu plus de leurs cibles d'ans. On disait que c'était une chose tout un autre air, c'est que le pelier de ces hommes y était, sans aucun retour.

Dans la famille de Guillaume Rivier, on était tout comme et préoccupés d'un bateau à voile — une goélette dont on était très fier. Considérant de la situation inquiétante dans laquelle se trouvait la France, les Rivier décidèrent un beau jour d'envoyer cette goélette, plus près de chez eux, les Saint-Pierre et Michel.

La traversée fut longue et périlleuse. Malgré un coup de vent, ils arrivèrent sur ces îles riches et de grande taille. Là, au moins, ils étaient en sécurité. Ils avaient vu dans les nouvelles de France et, en même temps, de ce pays.

pour toutes les raisons que nous venons d'énumérer, nous ne pouvons que recommander vivement à nos collègues de ne pas se laisser aller à des jugements hâtifs et de ne pas se laisser influencer par des opinions isolées. Il faut attendre que les faits se soient éclaircis et que les conclusions soient définitives. C'est pourquoi nous nous adressons à nos collègues pour leur recommander de ne pas se laisser aller à des jugements hâtifs et de ne pas se laisser influencer par des opinions isolées.

En attendant que les faits se soient éclaircis, nous recommandons à nos collègues de ne pas se laisser aller à des jugements hâtifs et de ne pas se laisser influencer par des opinions isolées. Il faut attendre que les faits se soient éclaircis et que les conclusions soient définitives. C'est pourquoi nous nous adressons à nos collègues pour leur recommander de ne pas se laisser aller à des jugements hâtifs et de ne pas se laisser influencer par des opinions isolées.

En attendant que les faits se soient éclaircis, nous recommandons à nos collègues de ne pas se laisser aller à des jugements hâtifs et de ne pas se laisser influencer par des opinions isolées.

Les exilés volontaires

FORCÉS PAR les Anglais d'abandonner leurs terres riches d'Acadie et renvoyés en France, les victimes du Grand Dérangement ne trouvaient pas la vie facile à Saint-Malo. La France connaissait alors des hausses de prix des denrées et des taxes. Des rumeurs de révolution générale circulaient dans le pays: on ne savait ni où ni quand elle commencerait mais on la devinait inévitable.

À Saint-Malo, comme dans les villes environnantes, on s'inquiétait. Certains hommes qui s'étaient prononcés contre la royauté disparaissaient mystérieusement, sans laisser de trace, sans qu'on n'ait jamais plus de nouvelles d'eux. Assassinés? Peut-être. Une chose dont on était sûr, c'est que la police du roi en arrêtait plusieurs sans raison sérieuse.

Dans la famille de Guillaume Harvie, on était tous marins et propriétaires d'un bateau à voiles — une goélette dont on était très fier. Conscients de la situation inquiétante dans laquelle se trouvait la France, les Harvie décidèrent un beau jour d'émigrer outre-atlantique, plus précisément aux îles Saint-Pierre et Miquelon.

La traversée fut longue et périlleuse. Enfin, au mois de juillet, ils arrivèrent sur ces îles rocheuses et dénudées d'arbres. Là, au moins, ils étaient épargnés en advenant le cas d'une révolution en France et, en même temps, ils étaient

plus près du Canada où ils pourraient se réfugier au besoin. Mais la révolution n'était pas encore là et en attendant il fallait s'accommoder de la vie à Saint-Pierre, où ils réussissaient à vivoter de la pêche.

Les bateaux de la grande flotte de pêche qui venaient s'approvisionner à Saint-Pierre apportaient des nouvelles pas très rassurantes de la mère-patrie. On parlait de tortures que les prisonniers subissaient dans des prisons infestées de rats. Guillaume et les siens en avaient assez de vivre dans l'inquiétude. Ils souhaitaient fuir le régime royaliste français pour enfin vivre en paix. Mais comment y arriver?

Guillaume avait entendu dire que les Îles-de-la-Madeleine qui appartenaient alors à un seigneur anglais étaient l'endroit rêvé où vivre tranquille sans être dérangé. Le poisson y était abondant autour de ces îles et les côtes abondaient de vaches marines et de loups-marins faciles à chasser. Elles étaient peuplées par une poignée d'Acadiens — des rescapés de la déportation de 1755 — qui y vivaient heureux. Les terres étaient très fertiles: on pouvait y faire pousser à peu près n'importe quoi.

Guillaume n'écartait pas l'idée d'y aller un jour avec ses huit enfants. Il ne voulait surtout pas que ses cinq garçons servissent de chair à canons dans le cas d'une révolution générale. On était en 1787. Deux ans déjà s'étaient écoulés depuis le départ de Saint-Malo de Guillaume et sa famille. Ils avaient quitté Saint-Malo sans trop de regret mais ils n'avaient pas pris racines à Saint-Pierre et Miquelon qui n'était qu'une étape dans leur voyage qui finalement les conduirait aux Îles-de-la-Madeleine.

La préparation du voyage avait duré deux longs mois: il fallait prévoir suffisamment de nourriture pour passer une saison de même que les graines de semence et les patates nécessaires pour mettre en terre en prévision de la récolte automnale à venir. Fin avril. Tout était prêt: la petite goélette de quarante tonneaux appareillait pour les Îles-de-la-Madeleine par un temps calme, trop calme peut-être car le vent soufflait à peine dans les voiles. Il fallut trente heures avant d'apercevoir au loin la belle île Brion, toute boisée,

dans ses teintes printanières. On contourna Brion pour continuer vers la Grosse-Île. Puis on rondit la pointe de la Grande-Entrée. Le temps calme persistait. Quand enfin ils entrèrent dans la Baie de Plaisance, c'était comme un paradis pour leurs yeux: des collines vertes boisées, des millions de poissons qui bouillonnaient à la surface de la mer, des troupeaux de vaches marines et des mouvées de loups-marins se chauffant au soleil sur les galets.

François, l'aîné des fils de Guillaume, qui était perché au haut du grand mât, lança à son père: «Je vois une autre baie qui ressemble à un lac avec un petit détroit...» Mais la marée était basse et les hauts fonds de sable étaient visibles à plusieurs endroits. On jeta l'ancre à l'entrée du détroit et l'on attendit que la marée monte. Quelques heures plus tard, ils entraient dans la baie. Le courant y était très fort. Juste à l'entrée de la baie, une petite île, l'Île Rouge, que l'on contourna pour continuer jusqu'au fond de la baie, où ils aperçurent un ruisseau qui coulait des buttes pour se jeter dans la baie. Ils jetèrent l'ancre à son embouchure. Guillaume et ses fils mirent pied à terre pour explorer les environs: tantôt des agglomérations d'arbres, tantôt des clairières où cultiver. Ils longèrent le ruisseau sur plusieurs milliers de pieds puis Guillaume choisit une grosse roche sur le bord pour s'asseoir et il dit à ses fils: «On ne va pas plus loin; c'est ici que nous bâtirons notre maison. Il y a de l'eau fraîche, des truites, des éperlans et des anguilles à portée de la main...»

Ils retournèrent au bateau et y débarquèrent tout leur chargement, jusqu'à une jeune vache, un boeuf et des moutons. À l'endroit choisi, ils dressèrent des tentes faites de voiles de bateau et les habitèrent le reste de la saison; puis ils commencèrent la construction de leur maison, après avoir tout d'abord semé les grains, planté les patates dans cette terre fertile pour y récolter dès l'automne suivant de quoi se nourrir durant les mois d'hiver.

Guillaume et sa famille s'établirent définitivement aux Îles. Jamais ils ne regrettèrent d'avoir quitté la France. Et, depuis ce temps lointain de cette année de grâce de 1788, tous

les descendants de Guillaume Harvie ont vécu dans ce canton que l'on appelle aujourd'hui encore le canton de Grand-Ruisseau.

Les feux de la dune du nord

C'ÉTAIT LE deuxième soir consécutif qu'à Cap-Vert certains apercevaient avec étonnement et inquiétude des espèces de feux qui voltigeaient sur le sable de la dune du nord. Pour les plus âgés, ce phénomène n'était pas nouveau; ils prétendaient avoir souvent vu des feux semblables quelques dizaines d'années plus tôt, ajoutant qu'il s'agissait là de feux mystérieux ou de feux-follets, sans toutefois apporter une explication valable à ce phénomène, ce qui rendait les plus jeunes d'autant plus incrédules. D'autres disaient que c'était des peurs que se racontaient les vieux, le soir au coin du feu, pour impressionner les jeunes.

En tout cas, ce soir-là, les feux semblaient bien être réels. Des regards inquiets s'ajoutaient aux fenêtres des maisons. Les femmes surtout, que la chose inquiétait, obligeaient leurs enfants à rester à la maison de crainte que ces feux ne s'approchent.

De la grosseur d'un demi-ponchon, ces feux bondissaient comme mus par une force quelconque. Pour mieux voir le spectacle, plusieurs s'étaient rassemblés chez Cléophas dont la maison était juchée sur la butte. Alors que tous les yeux étaient braqués sur la dune, quelqu'un suggéra qu'un volontaire, un brave, aille voir sur place ce que c'était. Tout d'abord, il n'y eut aucun écho puis, soudain, le gros

Edmond, qui se tenait près du tambour et qui n'avait soufflé mot jusque là, se lève lentement, le regard grave. «Si personne ne veut ya ller, dit-il avec un ton déterminé, moa j'vas y aller! Y a-t-y des volontaires qui veulent me suivre?» Personne ne répondit. Edmond fit le tour de la pièce des yeux et lança: «Cé bien, j'vas y aller tout seul!» Il sortit aussitôt, marcha jusqu'à chez lui dans l'obscurité où il attela son cheval à la charrette, puis il partit à la découverte de ces feux dont on ignorait la provenance.

Son cheval marchait allègrement, ses sabots enfonçant dans le sable mou de la dune. Edmond fixait continuellement les feux qui dansaient toujours et qui grossissaient à mesure qu'il s'en approchait. Tout à coup, son cheval s'arrête net: les oreilles pointées vers le ciel, il refuse d'avancer. C'est alors qu'Edmond, vit des choses effroyables. Précipitamment, il fit faire demi-tour au cheval et, à grands coups de fouet, le dirigea vers la maison de Cléophas. Le cheval avançait péniblement: il enfonçait dans le sable humide jusqu'aux jarrets, et une écume blanchâtre surgissait près du mors et apparaissait sur le bord des traits de chaque côté de la bête.

Chez Cléophas, le groupe de curieux attendaient toujours. Edmond surgit soudain: il sauta de la charrette sans même prendre le temps d'amarrer le cheval au poteau. Il fit son apparition dans la maison à la vitesse de l'éclair tout en se signant de la croix, puis il s'écrasa sur une chaise. Les visages autour de lui restèrent tout d'abord sans parole à la vue de cet homme terrifié. Quelqu'un finit par lui demander ce qu'il avait vu. Alors, bégayant de nervosité, Edmond leur dit: «Bonne sainte Vierge! Vous m'croirez peut-être pas, mais ce que j'ai vu fait frémir les habitants de la terre. J'ai vu des géants qui semblaient être transparents et qui s'amusaient à faire rebondir des boules de feu comme des enfants qui jouent avec des balles.» Il reprend son souffle et ajoute: «Vous pouvez vous imaginer que j'ai viré de bord au plus vite; j'ai pas espéré qu'ils m'woient...»

Deux heures du matin venaient de sonner. Dehors, le ciel était couvert d'étoiles. Un peu déçus de n'être pas allés

avec Edmond, les curieux décidèrent de partir en groupe à la chasse de ces feux mystérieux. On s'arma de fusils, de fourches et de bâtons. Trois charrettes, tirées par des chevaux, suffirent à peine à transporter le groupe d'hommes à la fois anxieux et curieux. Une fois sur la dune, on réalisa que les feux diminuaient à mesure qu'on en approchait pour devenir de plus en plus petits jusqu'à disparaître complètement rendu à cinquante pieds de distance, sans laisser aucune trace. Déçus, mais au fond un peu soulagés, nos hommes retournèrent chacun chez lui sans avoir réussi à élucider le mystère de la dune.

Edmond avait-il eu une hallucination? Y avait-il vraiment des géants sur la dune, jouant avec le feu? Autant de questions qui restèrent sans réponse sûre. Une chose toutefois demeurait certaine: ces feux mystérieux avaient bel et bien été vus le même soir par plusieurs personnes.

Si un jour vous vous promenez sur la dune du nord, sous un ciel étoilé, et que vous apercevez des feux qui voltigent, gardez votre sang froid et ouvrez grand les yeux...

Le 15 mai 1944, le commandant de la garnison de la ville de
Lyon a écrit au général de Gaulle pour lui annoncer que
la garnison de la ville de Lyon a décidé de se rendre à
Paris le 15 mai 1944. Le général de Gaulle a répondu
à cette lettre le 16 mai 1944, lui annonçant que
la garnison de la ville de Lyon a été acceptée par
le général de Gaulle et qu'elle sera envoyée à Paris
le 15 mai 1944. Le 15 mai 1944, le commandant de
la garnison de la ville de Lyon a écrit au général de
Gaulle pour lui annoncer que la garnison de la ville
de Lyon a décidé de se rendre à Paris le 15 mai 1944.
Le général de Gaulle a répondu à cette lettre le 16
mai 1944, lui annonçant que la garnison de la ville
de Lyon a été acceptée par le général de Gaulle et
qu'elle sera envoyée à Paris le 15 mai 1944.

Le 15 mai 1944, le commandant de la garnison de la ville
de Lyon a écrit au général de Gaulle pour lui annoncer
que la garnison de la ville de Lyon a décidé de se
rendre à Paris le 15 mai 1944. Le général de Gaulle
a répondu à cette lettre le 16 mai 1944, lui annonçant
que la garnison de la ville de Lyon a été acceptée par
le général de Gaulle et qu'elle sera envoyée à Paris
le 15 mai 1944. Le 15 mai 1944, le commandant de
la garnison de la ville de Lyon a écrit au général de
Gaulle pour lui annoncer que la garnison de la ville
de Lyon a décidé de se rendre à Paris le 15 mai 1944.
Le général de Gaulle a répondu à cette lettre le 16
mai 1944, lui annonçant que la garnison de la ville
de Lyon a été acceptée par le général de Gaulle et
qu'elle sera envoyée à Paris le 15 mai 1944.

Le 15 mai 1944, le commandant de la garnison de la ville
de Lyon a écrit au général de Gaulle pour lui annoncer
que la garnison de la ville de Lyon a décidé de se
rendre à Paris le 15 mai 1944. Le général de Gaulle
a répondu à cette lettre le 16 mai 1944, lui annonçant
que la garnison de la ville de Lyon a été acceptée par
le général de Gaulle et qu'elle sera envoyée à Paris
le 15 mai 1944.

Les habitants du plâtre à Arsène... face à la Soquem

(suite du texte de la page 89 du deuxième tome)

UNE SEMAINE après son extraordinaire aventure au royaume des lutins, Placide, n'étant pas si sûr d'avoir rêvé, décida d'en finir avec cette histoire. Ce matin-là, en allant tirer ses vaches, il s'arrêta à l'endroit mystérieux et fut surpris d'y voir une grande ouverture dans le rocher, qui n'existait pas auparavant. Il hésita un moment devant le trou puis y pénétra. Il marcha quelque temps dans une demi-obscurité. Son pied heurta une roche dans un détour. À une centaine de pieds plus loin, il aperçut cette même lumière pâle qu'il avait vue la première fois. La sueur lui coulait sur le visage et ses membres tremblaient de peur. Rendu à ce point, il n'allait tout de même pas reculer.

Soudain, un drôle de bruit venant d'en arrière le fit se tourner; ce bruit ressemblait à celui que font les pêcheurs en marchant, grésés de leurs hardes cirées. Une multitude de tout petits hommes, aux yeux noirs et à la peau si rose qu'elle semblait avoir été cirée, portant des grandes barbes vert foncé, lui souriaient en montrant des dents éclatantes. Hauts comme des enfants de deux ans, ils étaient revêtus de flanelle rouge et bleue. C'était sans doute les mêmes lutins

qu'il avait vus à cet endroit une semaine plus tôt. Il n'avait donc pas rêvé. Peu à peu, la peur semblait vouloir le quitter.

Celui qui semblait être le plus âgé de la bande — le chef sans doute — se plaça juste en face de Placide et, sans bouger les lèvres, comme par une sorte de télépathie, il lui dit sur un ton autoritaire et ferme: «Depuis quelques années, les êtres de l'extérieur viennent troubler notre vie paisible en creusant des trous à travers les murs de notre royaume avec leurs grosses machines qui font un bruit assourdissant et nous empoussièrent.» Puis il prit la main de Placide qui aussitôt eut une sensation de chaleur, et d'un ton plus doux il ajouta: «Viens, je vais te faire visiter mon royaume et te montrer les dégâts que tes semblables font.»

Ils descendirent plusieurs centaines de marches qui débouchaient sur une sorte de salle immense d'où partaient de longs corridors ou tunnels dans toutes les directions qui étaient faiblement éclairés par une lueur blanchâtre dont on ignorait la source. Un courant d'air glacial sortait d'un tunnel qui semblait partir du Pôle Nord. Face à celui-ci, il y en avait un autre d'où sortait un courant d'air très chaud venant probablement de l'Équateur. La croisée des deux vents rendait la température tiède et légèrement humide dans ce vaste hall, d'où une espèce de sensation de bien-être.

Le chef choisit un corridor parmi les autres où il entraîna Placide. Tout en longeant le corridor dont les parois semblaient être de marbre, Placide y appuya sa main. Puis dans un geste pour essuyer son visage, il fut surpris du goût salin qu'il avait sur la main. C'est alors qu'il pensa à la compagnie Soquem qui exploitait le sel aux Îles. Ils poursuivirent leur chemin des heures durant. Placide ignorait dans quelle direction le chef le conduisait; toutefois, il lui semblait se diriger vers le Havre-Aubert. Toujours suivi par une bande de lutins et précédé par le chef, Placide sentait intérieurement un bien-être indescriptible: ses articulations et ses bronches malades qui le faisaient souffrir depuis si longtemps semblaient être guéries. Il respirait maintenant beaucoup mieux et marchait sans ressentir de fatigue. Il avait une impression de légèreté, comme la sensation de flot-

ter. Que lui arrivait-il? L'idée de remonter à la surface ne lui souriait plus. Au diable les vaches et tout le reste! se disait-il.

Au cours de cette longue marche, un murmure arrivait aux oreilles de Placide: c'était les lutins qui parlaient entre eux. Soudain, un grand bruit se fit entendre devant eux et, au tournant du corridor, une sorte de tuyau énorme traversait le tunnel obstruant ainsi le passage. C'est alors que le chef dit à Placide, pointant du doigt l'objet: «Tu peux voir par toi-même le tort que les humains nous font à nous, habitants des profondeurs.» Il ramassa une pierre de plâtre plate et, en quelques secondes, y grava des mots. Puis il la présenta à Placide en lui disant: «Porte ceci à ton chef!» Il le conduisit avec toute sa bande jusqu'à l'entrée de la caverne, après quoi ils disparurent après avoir bien refermé l'entrée de la caverne derrière eux.

Aveuglé par la lumière trop vive du soleil, Placide regarda la pierre sans arriver à lire ce qui était écrit. Il prit le chemin de Havre-Aubert et se rendit là où l'on exploitait le sel. Rendu à destination, il demanda et obtint de parler au surintendant. Placide lui présenta la tablette rigide sur laquelle était écrit le message qui ressemblait plutôt à un ultimatum: «Vous autres, humains du monde extérieur, vous massacrez mon royaume. Si vous ne cessez pas vos dégâts, nous vous déclarerons la guerre... une guerre terrible. Nous possédons les moyens psychiques pour le faire...» et l'auteur du message avait signé «Amiak, chef incontesté des habitants de l'intérieur».

Le surintendant ne crut pas un mot de cette histoire. Pensant qu'il s'agissait là d'une bonne farce, il rangea la pierre dans un tiroir, parmi toute la paperasse. Cette affaire le laissa perplexe toutefois. Il prit la tablette à nouveau dans ses mains, et y relut le message, tout en examinant dans tous les sens les lettres gravées dans le plâtre. Qui, aux Îles, se serait donné tant de mal? Il la rangea tout de même dans le tiroir et l'oublia pour quelques temps.

Quelques semaines plus tard, des choses bizarres et étranges arrivèrent sur le site même de la mine de sel. Un après-midi, alors que les ouvriers travaillaient dans le puits

de la mine, il y eut un ébouli et, chose étrange, aucun mort mais plusieurs blessés. Le lendemain, les machines cessèrent de fonctionner pendant plusieurs heures sans raison et sans qu'on puisse expliquer pourquoi. Le même jour, un camion rempli de matériel, stationné sur la dune en terrain plat, se mit soudain à rouler sans conducteur, avançant dans la mer pour y disparaître quelques minutes plus tard; l'on fit en vain des recherches pour le retrouver.

C'en était assez pour le surintendant de la mine qui, jusqu'ici n'avait pas attaché foi à l'authenticité du message. Il ordonna d'arrêter les travaux, convoqua une assemblée avec les hauts dirigeants puis, après avoir énuméré les incidents récents, il leur montra le message des lutins. Il s'en trouva parmi eux pour rire et se moquer de lui. «Mais, insista-t-il, quelle autre explication donner à ces étranges phénomènes?» Aucune! On en discuta encore longtemps pour finalement décider de changer d'endroit. On choisit d'exploiter le sel à la Grosse-Île.

Par la suite, les manifestations étranges cessèrent et le travail put être effectué normalement jusqu'à... nos jours. Mais pour combien de temps encore? Jusqu'au jour où les lutins manifesteront contre la pollution et la destruction d'un secteur de leur royaume.

Hubert l'incroyant

C'ÉTAIT LA veille de Noël. Dehors, une neige douce tombait lentement en millions de petits cristaux aux formes diverses, rendant encore plus paisible ce décor féérique.

Marié et père de quatre enfants, Hubert était pêcheur de son métier. Contrairement à sa femme Noémie, très pieuse, Hubert n'assistait plus aux offices religieux; à peine faisait-il encore ses pâques une fois l'an. Noémie, que cette situation attristait, ne manquait jamais la messe du dimanche durant laquelle elle priait pour la conversion de son homme. Jamais elle ne lui adressait le moindre reproche, pas plus qu'elle ne le traitait de protestant. Elle connaissait bien son mari et le savait capable des pires colères lorsqu'il était question de religion. Au fond, elle devinait les tiraillements de la conscience d'Hubert et se contentait de prêcher par l'exemple.

Un soir qu'Hubert jouait au poker avec le curé de la paroisse, il s'était retrouvé à la fin de la soirée ruiné, sans le sou: le curé avait tout empoché. Hubert persistait à croire que le curé avait triché et le traitait de voleur. Depuis lors, il le détestait et, en même temps, tous les autres prêtres aussi bien que ce qu'ils représentaient.

Il s'affichait comme libre penseur, ne croyant ni à Dieu ni au diable, ce qui faisait la déshonneur et la désolation de sa famille. Les prêtres ne l'aimaient guère plus, parce que chaque fois qu'il les rencontrait, il les insultait ou encore leur posait des questions impertinentes auxquelles ils n'arrivaient que difficilement à répondre.

Donc, ce soir-là, Noémie se préparait à aller à la messe de minuit avec ses enfants. Le plus âgé de ses fils se rend à l'étable pour y atteler le cheval à la carriole. La neige tombait toujours et, au loin, on entendait le tintement agréable des grelots accrochés au grément des chevaux qui emmenaient nos gens à la messe. Ils partirent donc mi-joyeux mi-tristes, laissant Hubert à la maison qui, une fois seul, en profita pour sortir son filet de pêche fourré dans un coin de la grande armoire pour le raccommoder.

L'horloge pendue à la cloison de la cuisine indiquait 11 heures. Le gros chat gris, qui jusqu'ici était resté couché dans un coin chaud, près du poêle, et ronronnait, se lève brusquement, le dos arrondi et les poils hérissés. Au même moment, Hubert sent comme un souffle de vent près de son oreille gauche et entend une voix qui chuchotte des mots incompréhensibles. Il tourne la tête nerveusement, mais ne voit personne. Pensant que c'était son imagination qui lui jouait des tours, il se ressaisit puis continua à réparer le filet. Le chat avait maintenant repris sa place.

Quelques minutes s'écoulèrent avant que la même chose ne se produise. Mais cette fois-ci, Hubert comprit de façon très nette les mots qui lui étaient chuchotés à l'oreille: «Lève-toi! disait la voix, le Christ est né. Un Sauveur nous est donné...» Des frissons traversèrent Hubert de la tête aux pieds et il eut l'impression que ses cheveux se dressaient sur sa tête. Il ne pouvait rester ainsi dans le doute: il se leva en vitesse, fit le tour des chambres, ouvrit même la porte du tambour pour vérifier dans tous les coins, mais il ne vit personne. Alors... il eut peur. Il se dit en lui-même: «Cé peut-être bien une permission

du bon Dieu... C'é bien des voix que j'ai entendues. Au fond, j'ai tort de n'pas aller à la messe. J'suis mieux de me gréer et d'y aller.»

Il traversa donc la pièce d'à côté, mit son capot sur ses épaules et, en hâte, partit pour la messe de minuit.

Hubert, au fond, n'avait jamais cessé de croire...

L'Indien, Antoine Carabit

QUAND, MINCE, Gallaxe tira sa

operculaire... les garçons, qui habitent la côte de Cap Breton, travaillaient aux îles-de-la-Madone pour les printemps pour y chasser le long-marin... Au cours d'un de leurs nombreux voyages, ils s'étaient liés d'amitié avec un jaguier de L'Église des Îles... quand un Indien se fit d'amitié avec quelqu'un d'ici par le voyage... Ces Indiens réalisaient bien que les Blancs fréquentaient l'École pour s'instruire, alors qu'eux n'avaient pas de ces choses... les Blancs avaient le privilège de vivre en pleine nature sans l'aide de personne... à se débrouiller sans aucun lien en pleine forêt que sur leurs réserves, ce que les Blancs avaient ce privilège de faire... Cette espèce de reconnaissance se faisait... pour la formation des Blancs... qui leur permettait de communiquer plus facilement avec eux. Mais, il était trop tard pour eux.

L'Indien, Antoine Carabit

GRAND, MINCE, l'allure fière et orgueilleuse comme la plupart des siens: tel était le bel Indien Antoine Carabit. Il avait la tête haute, le nez légèrement arqué et les pommettes saillantes; ses cheveux raides étaient de jais.

Ses parents, qui habitaient la côte du Cap-Breton, traversaient aux Îles-de-la-Madeleine tous les printemps pour y chasser le loup-marin qui abondait sur les côtes. Au cours d'un de leurs nombreux voyages, ils s'étaient liés d'amitié avec une famille de LeBlanc des Îles (et quand un Indien se lie d'amitié avec quelqu'un c'est pour la vie). Ces Indiens réalisaient bien que les Blancs fréquentaient l'école pour s'instruire alors qu'eux n'avaient pas cette chance, délaissés et traités comme des bêtes qu'ils étaient par les gouvernements au pouvoir, et limités à leurs réserves. Ils oubliaient cependant qu'ils jouissaient du privilège du vivre en pleine nature sans l'aide de personne. Ils apprenaient par la force des choses à se débrouiller seuls aussi bien en pleine forêt que sur leurs réserves, ce que les Blancs souvent ne pouvaient pas faire. Cette espèce de ressentiment ne les faisait pas moins aimer la compagnie des Blancs dont ils enviaient le savoir qui leur permettait de communiquer plus facilement entre eux. Hélas, il était trop tard pour eux...

Leur fils Antoine, alors âgé de sept ans, était fort intelligent. Ils souhaitaient qu'il aille à l'école des Blancs pour s'instruire. Ils demandèrent donc à leurs amis LeBlanc d'adopter leur fils, prêts qu'ils étaient à le sacrifier pour un jour le voir instruit. Les LeBlanc acceptèrent; n'était-ce pas un honneur dans le temps d'adopter un petit Indien et de le faire instruire?

Antoine, lui, ne voyait pas les choses de la même façon: pour lui, le geste de ses parents en était un bien cruel puisqu'il le privait de sa liberté. Il dut toutefois se plier à la volonté de ses parents. Au début de son entrée à l'école, il se rebella contre tout ce qui était littéraire, allant même jusqu'à déchirer livres et cahiers qu'il recevait à l'école. Puis, après quelques années, il comprit enfin l'importance de l'instruction et son comportement changea complètement. Il se mit alors sérieusement à l'étude, dévorant des yeux tout ce qui se lisait. À treize ans, devenu presque un homme, il sentit l'appel de la forêt: l'odeur des arbres résineux l'attirait. Il se construisit une pirogue en écorce de bouleau qui abondait aux Îles et traversa le Golfe pour se rendre jusqu'à chez lui, en pleine forêt.

En le voyant arriver, ses parents sautèrent de joie. Alors commença le «pow-wow» qui dura plusieurs jours. D'être allé à l'école des Blancs, Antoine se voyait le plus instruit de la tribu et à la fois respecté de tous les membres. Il servirait donc d'interprète entre les siens et les blancs lors d'échanges de marchandise. Qui sait si un jour il ne serait pas chef de la tribu? Que la vie était belle pour Antoine Carabit!

Antoine passait la majeure partie de son temps à chasser et à pêcher. Les années passaient. Il prit pour femme une belle «squaw» qui lui donna plusieurs enfants. Un jour qu'il était à la chasse, seul dans les bois, il s'assit sur un tronc d'arbre, las d'une longue marche, et posa son carquois rempli de flèches à ses côtés. Seul avec ses pensées, Antoine revit les belles années passées à l'école des Blancs. Puis, il sortit son couteau de chasse, découpa une longue

feuille dans l'écorce d'un bouleau et avec la forme d'un crayon découpé dans le bois pointu il grava les mots d'une chanson mêlée de mots du jargon indien, composée au fur et à mesure qu'il écrivait:

*Viens Antoine Carabit
Sur le mont tomahah
Et plus loin que la clabit
Viens Antoine tow, cé, ska, en, ta*

*Pendant sept ans, j'ai déchiré
Les feuilles de mon livre détesté
Tout en pensant aux bons sauvages
Aux bons sauvages en liberté*

*Seul, j'ai fait voguer sur l'eau
Ma pirogue toute neuve
Seul, j'ai fait voguer sur l'eau
Ma pirogue de bouleau*

*J'ai vu un vol de goélands
Planer au-dessus de ma tête
J'ai vu un troupeau de loups-marins
Sur la côte faisant la fête*

*J'ai vu un soir, au firmament,
Une étoile se décrocher
Me saluer et en passant
Me souhaiter la liberté*

*Éloigne de moi, wigwam
Mon fusil sur l'épaule
Fumant le bon towanek
Et chassant le bladiowek*

*Viens, Antoine Carabit
Sur le mont tomahah
Et plus loin que la Clabit
Viens Antoine, tow, cé, ska, en, ta*

Le mystère du lac à Dan

QUEL LAC merveilleux que celui du Grand-Ruissau, que l'on appelle lac à Dan! Une butte garnie de grands arbres, d'iris sauvages et de marguerites le surplombe et, juste au bord, est bâtie la maison d'Armand, toute simple et jolie. Un peu en retrait, il y a l'étable, beaucoup plus petite, avec son toit pointu et quelques animaux qui y trouvent abri dont des canards noirs et blancs qui se plaisent à s'ébattre sur ce petit lac enchanteur.

Armand est poète à sa manière; il parle peu: la nature lui suffit. Ancien vétéran, il combattit en Europe et, las de cette affreuse expérience, il revint s'établir près de ce lac paisible. Tous les soirs, à la brunante, quand la température le permet, il vient s'asseoir de longs moments au bord du lac pour y contempler la nature.

Il se passait des choses étranges depuis quelque temps chez Armand: son beau chien Labrador qu'il affectionnait beaucoup avait disparu en plus de deux douzaines de canards, sans laisser aucune trace. Armand, déconforté, se disait: «Si cela continue, ce sera au tour de mes vaches à disparaître...» Il lui fallait absolument trouver la cause mystérieuse de ces incidents.

Un jour qu'il se reposait au bord du lac, Armand regardait s'avancer vers lui en se dandinant joyeusement trois petits canards. Soudain, comme attirés par une force invisible, les trois canards disparurent au fond du lac. Quelques plumes et des bulles d'air apparurent à la surface du lac: c'est tout ce qui restait des canards. Armand était mystifié. Il embarqua dans la chaloupe qui était amarrée sur le bord, s'empara des pagaies et s'avança jusqu'au milieu du lac, à l'endroit précis où les canards avaient disparu, mais tout semblait normal.

De retour à la maison, il raconta à sa femme ce dont il avait été témoin. «Le lac est peut-être habité par un monstre», dit-elle, puis elle ajouta que certaines nuits sans lune elle avait entendu déjà des bruits mystérieux venant du lac, comme celui d'objets lourds qui seraient tombés dans l'eau mais que la grande noirceur l'avait empêchée de voir ce que c'était. Ayant déjà lui-même entendu ces bruits, Armand ne fut nullement étonné d'entendre les propos de sa femme. S'il n'en avait parlé c'est qu'il craignait d'être ridiculisé. Mais maintenant, fort de l'appui de sa femme, il pouvait en parler librement.

Un soir de clair de lune, Armand demanda à sa femme de lui préparer une collation parce qu'il allait passer la nuit sur le bord du lac... Minuit venait de sonner. Il prit son fusil, embrassa sa femme puis sortit. La nuit était superbe un ciel criblé d'étoiles et une brise légère lui caressait le visage. Des nuées de maringouins voltigeaient au-dessus de sa tête. Armand s'installa confortablement dans sa chaloupe et la longue vigie commença. Au bout de quelques heures, ses paupières se faisaient lourdes au point qu'il faillit sombrer dans le sommeil, mais il résista. S'il voulait percer le mystère du lac, il fallait assurer une surveillance adéquate. Tout à coup, vers trois heures du matin, alors que le sommeil le gagnait presque, un bruit étrange venant du milieu du lac le fit sursauter. Le sommeil venait de le quitter: ses yeux s'agrandirent de surprise. Il vit alors l'eau du lac qui, au milieu, grossissait comme une bulle d'air énorme pour at-

teindre une hauteur d'environ vingt pieds. Puis il entendit une sorte d'explosion qui fit crever cette espèce de bulle d'air d'où sortit un objet lumineux de forme ovale d'au moins trois pieds de long qui s'éleva et rasa la cîme des arbres pour disparaître ensuite vers l'horizon à une vitesse vertigineuse.

Sans parole et trop surpris pour tirer dessus, Armand, blême comme un mort et tremblant de peur, se releva en hâte et accourut à la maison. Il réveilla sa femme pour lui raconter ce qui s'était passé un moment plus tôt. Ils décidèrent de garder ce secret un peu par crainte du ridicule mais surtout parce qu'ils savaient d'avance qu'on ne les aurait pas crus. C'est pourquoi le mystère du lac à Dan demeure et demeurera toujours un mystère...

DES CENTAINES D'ANNÉES DE LA RE

couverts de sapins autour de la... d'ailleurs... pour s'étendre dans tout le canton de Grand-... jusqu'à la pointe du Cap-Vert, telle était cette... plus tard le bois à Phil.

Ce était un peu avant l'an 1000. Les lacs complètement... la plupart des Acadadiens... de la région... et des... que traversaient le bois à Phil. La baie d'au delà était très profonde au même temps... un abri naturel pour les bateaux... au bois était protégé des éléments par la Baie de Vert... que la surplombait. Parce qu'elle était un abri sûr, cette... beaucoup de bureaux... pour... qui s'y réfugiaient pour échapper à la... Un... que sont... de... à Phil. C'est le... le... à chaque... dans le... de la... et des... dans le...

Le monde est un vaste théâtre où se jouent
de perpétuelles comédies. Les acteurs
sont les hommes, les rôles sont les
destins. Le rideau se lève sur une scène
où se jouent les passions, les ambitions,
les douleurs, les joies. C'est un spectacle
qui se renouvelle sans cesse, qui est
à la fois tragique et comique. Les
hommes cherchent à braver le destin,
à se créer une destinée. Mais le destin
est plus fort qu'eux. Il les mène où
il veut, et ils ne peuvent rien contre
lui. C'est la grande ironie de la vie.
C'est la grande tragédie humaine.
C'est la grande comédie divine.

Les pirates du bois à Phil

DES CENTAINES d'arpents de terre couverts de sapins surtout et de bouleaux longeant la baie d'en dedans pour s'étendre dans tout le canton de Grand-Ruisseau, jusqu'à la butte du Cap-Vert, telle était cette dense forêt devenue plus tard le bois à Phil.

On était un peu avant l'an 1800. Les Îles comptaient alors très peu d'habitants, la plupart des Acadiens rescapés de la dispersion vivant de la pêche et des produits de ces terres riches qui entouraient le bois à Phil. La baie d'en dedans était très profonde en même temps qu'un abri naturel pour les bateaux qui, ancrés face au bois étaient protégés des intempéries par la Butte du Vent qui la surplombait. Parce qu'elle était un abri sûr, cette baie attirait beaucoup de bateaux étrangers, surtout des bateaux-pirates qui s'y réfugiaient pour échapper à la loi, en baissant pavillon pour passer incognito. Un d'entre eux avait établi son quartier général au beau milieu du bois à Phil. C'est là qu'on partageait le butin volé avec les membres d'équipage et ses frères de la côte. À chaque arrivée du large, c'était fête dans le bois: le rhum de la Jamaïque y coulait à flots et des chants et des cris se répercutaient tard dans la nuit.

On soupçonnait certains jeunes Madelinots de se faufiler dans le bois à la faveur de la nuit et de prendre part aux fêtes des brigands. Ces fêtes prenaient quelquefois des tournures tragiques: plusieurs en profitaient pour régler leurs différends et se battaient sauvagement entre eux. Les habitants qui labouraient leurs champs à l'orée du bois entendaient tantôt des éclats de rire et des chansons, tantôt des coups de feu... alors, ils se disaient: tiens, un autre pirate de mort! Ces pirates ne sortaient du bois qu'en de rares occasions pour aller acheter de la nourriture des cultivateurs qu'ils payaient toujours comptant. Pour les habitants de Grand-Ruisseau, même s'ils étaient apparemment de bons pirates, l'accès au bois la nuit leur faisait peur; les femmes surtout ne s'y seraient jamais aventurées seules; car, se disait-on, on ne sait jamais ce qu'ils peuvent faire en boisson...

Un jour, c'était à la brunante, Grand Louis labourait son champ à la lisière du bois. Cet espèce de géant, fort comme dix hommes, remplaçait le cheval à la charrue alors que sa femme, elle, tenait les mancherons (rares étaient ceux qui, à cette époque, possédaient un cheval). Le soleil était tombé et le Grand Louis, malgré la fatigue de la journée, tirait la charrue avec acharnement. Soudain, un pirate ivre sortit du bois en tricolant. D'une main, il saisit la femme de Louis par la taille et, de l'autre, l'empêcha de crier. Il tenta de l'entraîner avec lui dans le bois mais elle se débattit si bien qu'elle réussit finalement à se libérer. Elle accourut vers son homme en criant, avec le pirate à sa poursuite. Grand Louis, furieux, saisit sa charrue par le soc et s'en servit comme d'un baton pour frapper l'aventurier dans les reins, qui se sauva dans le bois en hurlant de douleur.

Le travail s'arrêtait là pour Grand Louis et sa femme: ils rentrèrent aussitôt à la maison. Tard dans la nuit, ils entendirent de vives discussions dans le bois suivies de deux coups de feu retentissants. On sut par la suite que le pirate avait été jugé et fusillé par ses frères de la côte. Cette aventure ne se répéta plus jamais.

Puis, graduellement, à mesure que les Îles se peuplaient, les pirates espacèrent leurs voyages pour finalement ne plus revenir. mais aujourd'hui encore, par temps calme et brumeux, quand vous vous promenez dans le bois à Phil, ne vous étonnez pas d'entendre parfois des éclats de rire mêlés de coups de feu: dites-vous alors que ce sont probablement les fantômes des pirates du bois à Phil.

Radégonde et son lutin

PLEUTOY PETITE, grande et tendresse souriante, elle était Radégonde. Les autres, elle n'aurait jamais fait de mal à une mouche. Même si elle avait beaucoup à faire à la maison, elle se levait pour aller à l'école. Elle vivait seule avec son mari, à qui elle reprochait parfois de ne pas lui donner d'enfants alors que lui pensait à croire que c'était de sa faute à elle. Alors, plus tendresse et douceur, elle acceptait la reproche sans mot dire.

Son mari était partie par où elle, allait même jusqu'à lui acheter des vêtements quand il venait tard et à l'heure amari. On le disait le meilleur pêcheur de l'ouest du Cap-Vert, même le ditait beaucoup. Ils vivaient sur un petit îlot de terre, y élevaient quelques animaux, tels un cheval, trois vaches et des moutons.

C'est à Radégonde qu'incombait la tâche de faire le pain d'étafle au soir, elle s'occupait des animaux et trait les vaches. Elle travaillait sans relâche sans jamais se permettre de lâcher, hautes qu'elle était à ne jamais se plaindre de crainte d'offenser les foudres de son mari.

Ce jour là, comme d'habitude, elle revenait de l'étable avec deux vaches pleines de lait. Son mari, qui la regardait venir par la fenêtre de sa cuisine, s'aperçut qu'

Radégonde et son lutin

PLUTÔT PETITE, grasse et toujours souriante: telle était Radégonde. Très bonne, elle n'aurait jamais fait de mal à une mouche. Même si elle avait beaucoup à faire à la maison, elle se surprenait souvent à rêver. Elle vivait seule avec son mari, à qui elle reprochait parfois de ne pas lui donner d'enfants alors que lui persistait à croire que c'était de sa faute à elle. Alors, plus modeste et soumise, elle acceptait le reproche sans mot dire.

Son mari était parfois dur envers elle, allant même jusqu'à lui administrer des fessées quand il rentrait tard et à moitié saoul. On le disait le meilleur pêcheur de homard du Cap-Vert, ce qui le flattait beaucoup. Ils vivaient sur un petit lopin de terre, y élevaient quelques animaux, tels: un cheval, trois vaches et des moutons.

C'était à Radégonde qu'incombait la tâche de faire le train d'étable; en plus, elle s'occupait des animaux et tirait les vaches. Elle travaillait sans relâche sans jamais se permettre de loisirs, habituée qu'elle était à ne jamais se plaindre de crainte d'attirer les foudres de son mari.

Ce jour-là, comme d'habitude, elle revenait de l'étable avec deux siaux pleins de lait. Son mari, qui la regardait venir par la fenêtre de la cuisine, s'étonnait de

l'entendre chanter tout haut et de la voir aussi enjouée — ce qui n'était pas coutume. Quand elle entra dans la cuisine, il lui dit: «Peux-tu bien me dire, Radégonde, quoi cé que t'as à être de si bonne humeur à matin?»

—Gildas, si j'te disais qu'un beau petit lutin est venu à l'étable à matin, quoi cé que tu dirais?»

—Ben, quoi cé que j'dirais?»»» J'dirais que t'es devenue folle! que tu te chavires, parce que les lutins ça n'existe pas! C'est des histoires qu'on nous conte pour nous faire peur.»

—Quand même que t'en as jamais vus, Gildas, ça n'veut pas dire qu'ils n'existent pas. En tout cas, mon lutin à moa, il est beau: il n'est pas grand, mais il est tout là. Et fin en plus.»

—Ah! toa t'es pas mal rêveuse... J'sais pas quoi cé que t'as depuis un bout de temps, t'as l'air drôle!» Puis, il se dit en lui-même qu'il se passait peut-être des choses anormales... Enfin, l'important c'était que les animaux soient bien traités et que les vaches donnent autant de lait qu'auparavant. Il lança plus haut: «Des lutins, tu peux en avoir tant que t'en voudras. Ça ne peut pas me faire de tort, c'est dans ton imagination tout ça!»

Levée plus de bonne heure que d'habitude ce matin-là, Radégonde était allée à l'étable pour tirer ses vaches. Depuis un bon moment déjà, Gildas attendait son retour pour se faire servir son déjeuner. «Pauvre Radégonde! pensa-t-il tout haut, a changera jamais: toujours aussi rêveuse. Asteur, tu parles d'une affaire, s'imaginer qu'a voit des lutins partout... Ma foi du bon Dieu, a s'chavire! mais, comment ça se fait qu'elle revient toujours à la maison avec ses deux siaux pleins à chavirer de lait? Ça arrivait jamais avant!» Le doute venait de faire place au soupçon; de là à la jalousie, il n'y avait qu'un pas. «Ben Godême! j'vas aller voir quoi cé qu'a fait.» Puis, se ressaisissant: «Et si c'était pas vrai? C'est impossible, des lutins ça n'existe pas. Et si j'y allais, a se moquerait de moa.» Quand même intrigué et inquiet à

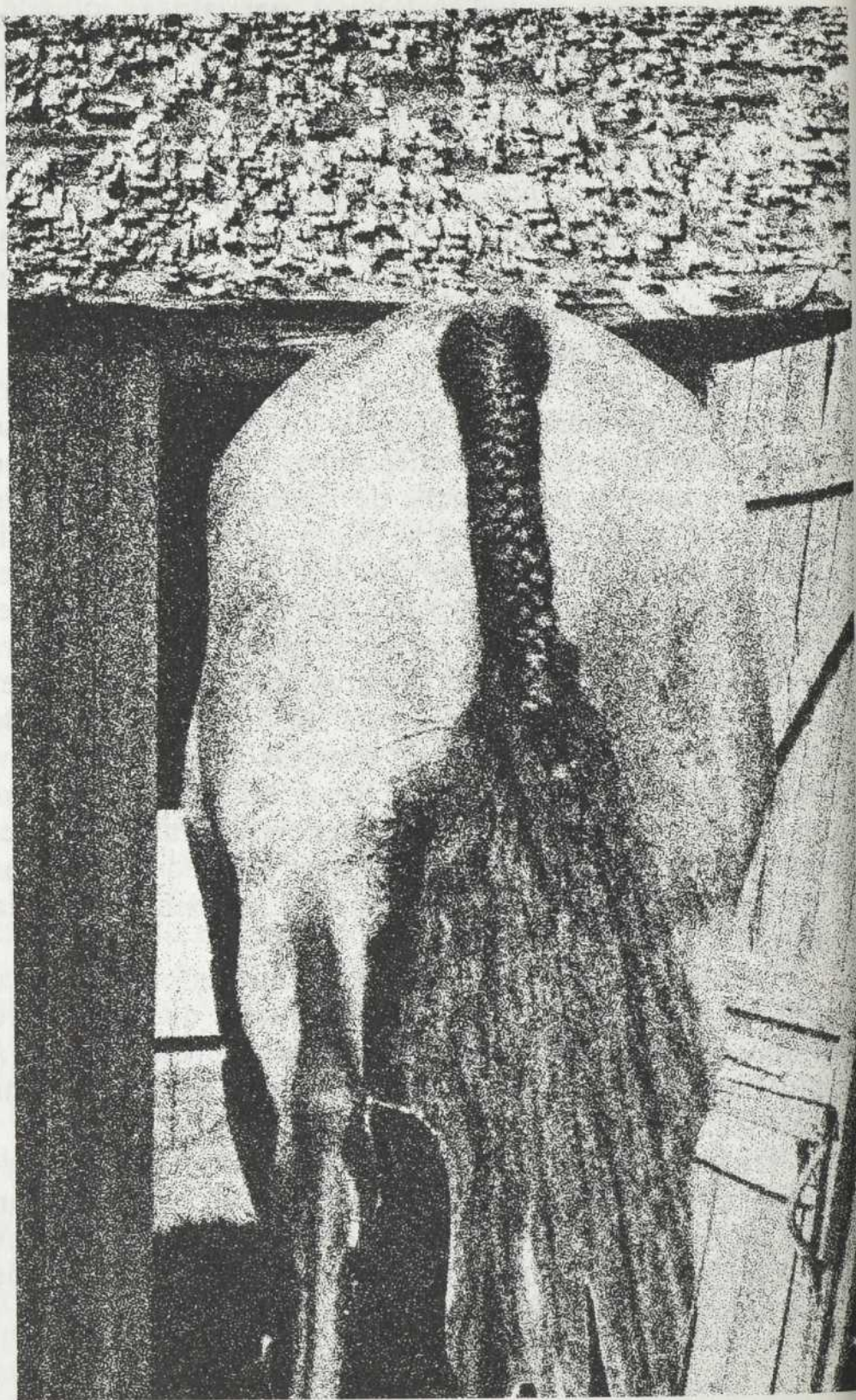
l'idée que sa femme est partie depuis déjà fort longtemps, il se lève et regarde par la fenêtre. «À rira si a veut», cria-t-il enfin et, là-dessus, il sort de la maison et se dirige vers l'étable.

À pas feutrés, comme le chat qui rentre ses griffes, et tendant l'oreille, il sursauta en entendant des éclats de rire: ceux de Radégonde. Il ouvre la porte doucement et aperçoit, à sa stupéfaction, sa Radégonde étendue sur un tas de foin avec, entre ses deux seins, un tout petit homme en train de la caresser.

«C'était donc vrai», s'écria Gildas. Il croyait rêver. Il hésita un moment, puis saisit la fourche qui était à ses côtés. Dans un geste pour enfourcher le lutin, la fourche s'enfonce dans le sein gauche de Radégonde alors que le lutin disparaissait. Le sang se met à gicler. Pris de panique, Gildas laisse sa femme couchée sur le tas de foin et court à la maison chercher des linges pour la panser et revient en vitesse. Après lui avoir procuré les premiers soins, il la transporte dans ses bras jusqu'à la maison et la couche sur un lit. «Bouge pas! dit-il, j'vas aller kri le docteur...» Le médecin arrive, examine la blessure et, intrigué, demande comment la chose est arrivée. Gildas s'empresse de lui dire que sa femme est tombée par accident sur la fourche. Après le départ du médecin, Gildas s'excusa et promit à Radégonde de ne jamais plus la maltraiter.

Gildas sait maintenant que les lutins existent. Ce qu'il ne peut s'expliquer c'est leur façon de disparaître comme ça tout d'un coup, et d'où ils viennent. Enfin, à quoi bon se poser la question, puisqu'il est sûr de leur existence.

Un peu plus tard, Radégonde réalisa qu'elle était enceinte. Elle eut de nombreux enfants par la suite, mais un seul lutin: le plus vieux! Maintenant, quand Gildas se rend à l'étable, il ouvre la porte doucement et regarde tout autour, au cas où... vous savez les lutins...



Cheval dont la queue a été tressée par des «lutins» tresseurs.

La revanche des morts

CHEZ NOUS, aux Îles, avant que l'électricité ne vienne révolutionner la manière de vivre des Madelinots et que ne soit installé un service d'aqueduc adéquat, plusieurs possédaient, à proximité de leur maison, une petite cabane de bois érigée sur une espèce de puisard à ciel ouvert. C'est dans ces cabanes que les gens allaient satisfaire leurs besoins naturels. Ces mêmes cabanes que vous appelez «chiottes» ou «bécosse» portaient chez nous le nom de «sheeways», ce qui dit juste. Elles étaient habituellement bâties à une certaine distance en arrière de la maison, et étaient blanchies à la chaux à l'intérieur pour en tuer les microbes.

Si elles étaient assez confortables l'été, elles l'étaient moins l'hiver. C'est pourquoi, durant la saison froide, on se servait de chaudières de fer-blanc, qu'on installait au grenier, bien au chaud, près du tuyau du poêle. Restait toujours le risque, avec l'usure, que le fond de la chaudière défonce...

Il y avait un jour de l'année où les bécosse faisaient l'objet de revanche: celui de la Toussaint. Au dire des vieux, ce jour-là, les esprits descendaient sur terre pour prendre leur revanche et s'acharnaient, entre autres choses, à chavirer ces petites cabanes sans en épargner

une seule. Le matin de la Toussaint, sur le chemin qui conduisait à l'église, on pouvait voir toutes ces cabanes renversées sur le côté, comme si un ouragan était passé.

Un jour que je me trouvais dans notre «sheeways», en train de... méditer; je réalise tout à coup que les cloisons de la cabane commencent à bouger. La peur me pogne. Je crois tout d'abord qu'il s'agit d'un tremblement de terre, mais je me ravise aussitôt en pensant que c'était le jour de la Toussaint, ce jour où les esprits reviennent supposément sur terre pour se venger. Mais moi, ces esprits-là, je les connaissais. Et je savais bien que ce n'étaient pas des morts mais des jeunes avides de jouer des tours. Je me mets donc à leur hucher: «Espérez une minute que je sorte!» Les pseudo-esprits ne semblaient rien entendre à mes hurlements, et aussitôt la cabane tombe à la renverse avec moi dedans et se met à rouler jusqu'en bas de la butte pour s'arrêter enfin avec la porte en dessous.

Désespéré, je me mets à frapper de toutes mes forces sur les parois et réussis finalement à briser quelques planches et à sortir. Heureusement que je ne suis pas mort dans cette aventure parce que, faut bien le dire, on m'aurait trouvé les culottes baissées...

Sophie la petite misère

DEPUIS DEUX jours la tempête faisait rage. Le vent d'est soulevait des nuages de sable sur les dunes, aveuglant ceux qui s'y aventureraient, et donnant aux simples dunes de sable l'allure d'un désert. Les vagues, gonflées par le vent, se ruaient sur les caps avec une force telle qu'elles effritaient la falaise faisant glisser de gros morceaux de rochers rouges dans la mer avec un bruit assourdissant. De froid et humide qu'il était le matin, le vent s'était déchaîné pour prendre l'allure d'un véritable ouragan.

Cette journée-là, les pêcheurs n'osèrent s'aventurer au large à cause de la tempête qui déjà avait endommagé plusieurs barges à voiles et détruit plusieurs gréments de pêche, surtout les filets à hareng d'automne qui avaient été tendus au large.

La digue de Havre-aux-Maisons était complètement engloutie par la mer démontée, empêchant ainsi les gens de l'île de traverser sur l'autre île. C'était en quelque sor-

te la tempête du siècle: jamais, de mémoire d'hommes, on avait vu pareil vent. Les pêcheurs de la Grosse-Île, retenus à la maison, se contentaient de regarder par la fenêtre la mer déchaînée. En scrutant ainsi l'horizon, on aperçut soudain au large, entre l'Île Brion et la Grosse-Île, un brick dont l'un des mâts était brisé et les voiles déchirées. La barge qui ne semblait pas être gouvernée apparaissait à la surface pour disparaître quelques minutes plus tard dans le creux de la vague.

Que pouvait-on faire pour ce bateau en détresse et son équipage? Emporté par la vague, il avançait vers les écueils de la Pointe de l'Est où il allait sûrement faire naufrage. On avait prévu juste: vers midi, le brick heurta de front les rochers meurtriers où il se brisa en plusieurs pièces que la vague rejeta sur la rive. Équipage et passagers, projetés à la mer, tentaient désespérément de s'agripper à des morceaux d'épaves. Témoins de ce naufrage, quelques pêcheurs s'empressèrent aussitôt, malgré le vent furieux, d'atteler leur cheval et de se rendre sur le lieu du naufrage dans l'espoir d'y trouver quelques survivants. Des cris de désespoir arrivaient jusqu'à eux puis, peu après, la vague vint déposer les premiers cadavres sur le sable froid. On courait d'un corps à un autre pour vérifier s'il ne leur restait pas encore un souffle de vie. Hélas! très peu d'entre eux vivaient encore. Soudain, à travers le bruit infernal des vagues, un des pêcheurs crut entendre un cri à peine perceptible: c'était celui d'un jeune bébé. Il accourut du côté d'où lui était venu les faibles cris: c'étaient ceux d'un petit bébé — une fille d'à peu près six mois — que serraient les bras du cadavre d'une jeune femme. Elle ne portait aucune identification, ce qui fit qu'on ne sut jamais son vrai nom.

On apporta le bébé, qui semblait en santé, chez un couple de Havre-aux-maisons qui offrit de le garder. Quand on le fit baptiser, on lui donna le nom de Sophie.

Sophie grandit, se maria et devint enfin grand-mère. Tout au cours de sa vie, ceux qui connaissaient son histoire l'appelaient «Sophie la petite misère.»

Sylvain, le joueur de flûte de verne

SYLVAIN ÉTAIT un garçonnet plein d'énergie, couvert de talent et intelligent par surcroît. Il maniait la musique à bouche comme pas un: quelques heures lui suffisaient pour apprendre n'importe quel air. Ses parents étaient pauvres et habitaient près du Bois au défunt Phil, à Grand-Ruisseau. De nature solitaire, Sylvain se promenait souvent au milieu de ce petit boisé avec sa musique à bouche, faisant entendre des sons enchanteurs et très mélodieux.

Un jour, sa musique à bouche se brisa: il n'en sortait plus que des sons rauques et disgracieux. Déconforté, Sylvain essaya bien de la réparer, mais c'était peine perdue. Il l'enterra donc avec respect au pied d'un arbre pour tenter de chasser la peine qu'il ressentait en la voyant ainsi.

Alibert, l'oncle du garçonnet, s'était aperçu que la musique à bouche de Sylvain ne jouait plus. Il décida de lui en fabriquer une. Il prit donc une branche de verne parmi celles qui poussaient derrière la maison puis, avec son couteau de poche, commença à la chacoter pour finalement lui donner l'apparence d'une belle petite flûte d'où sortaient des sons merveilleux. Il l'offrit à Sylvain qui éclata de joie et se mit aussitôt à jouer de façon telle qu'on aurait cru entendre un joueur professionnel.

Au cours d'une promenade au Bois du défunt Phil, Sylvain s'assied au pied d'un gros arbre et commença à jouer. Il jouait si bien que les corbeaux, d'ordinaire très bruyants, cessèrent leur croassement et se posèrent tout doucement sur les branches du gros arbre comme pour écouter silencieusement le jeune garçon; des petits oiseaux venaient même se poser sur ses épaules. Sortis d'un sous-bois, deux lapins, qui se tenaient debout sur leurs pattes de derrière, se mirent soudain à danser en rond, envoûtés par cette musique merveilleuse. Sylvain, lui, semblait hypnotisé par sa propre musique qu'il composait au fur et à mesure qu'il jouait. Qui sait, l'esprit d'un grand musicien mort depuis longtemps avait peut-être pris possession de son corps? Son visage en était transformé, et ses doigts se promenaient sur la flûte de l'oncle Alibert avec une agilité et une grâce extraordinaire.

Tout à coup, Sylvain aperçut des ombres qui se faufilaient à travers les arbres. Comme c'était à la brunante, il les distinguait mal. Il leva les yeux vers la cime des arbres et crut voir des papillons géants qui voltigeaient de branche en branche. Puis, en face de lui, à ses pieds, la terre commença à bouger; des petits bonshommes en sortirent — des lutins sans doute — et commencèrent à danser une ronde. Les personnages qui se faufilaient d'arbre en arbre sortirent enfin de l'ombre et s'approchèrent de lui. Ils avaient des pieds de veaux et deux petites cornes au front: c'étaient le Dieu Pan et ses fils qui, attirés par la musique de Sylvain, étaient venus jusqu'à lui. Ils se joignirent aux lutins pour danser. Alors, de la cime des arbres, descendirent de belles nymphes qui s'ajoutèrent à ceux qui étaient déjà près de Sylvain: c'étaient les nymphes du Bois à Phil. Quelle fête pour tout ce monde merveilleux!

Avec sa flûte de verne, Sylvain avait apparemment décroché des ondes sonores rendant visibles tous les êtres qui habitaient le Bois à Phil. Tout à coup, une mouche venue de nulle part entre dans un des trous de la flûte: aussitôt des sons discordants s'en échappèrent, puis plus

rien. Au même moment, tout ce monde merveilleux disparut.

Il commençait à faire noir. Sylvain était maintenant seul dans le bois. Il revint à la maison et ne dit mot de ce qu'il venait de vivre. Il s'empessa de nettoyer sa flûte de verre, en ôta la mouche qui s'y était introduite redonnant à la flûte les mêmes sons qu'auparavant.

Le lendemain, à la brunante, il retourna dans le Bois à Phil avec sa flûte, s'assied au pied du même gros arbre et joua les mêmes airs que la veille. mais, il ne vit personne. Il demeura là quelque temps, désenchanté, à la vue de cette flûte de verre qui avait hélas perdu son charme et ses pouvoirs.

JE SUIS TRÈS VIEUX. Plus de deux fois centenaire, je demeure néanmoins très actif, parce que béni de fer recouvert de bronze.

Mon existence a été par fois aventureuse. Mon premier maître fut un capitaine de bateau qui faisait le commerce entre l'Europe et l'Asie. Combien de fois, sur le bateau marchand où je suis maître au service d'une trentaine d'agiles sur mer, la mer enfouit dans ses mains, plongeant à quelques mètres à l'eau ce qui était pour moi tout et probablement la vie. Vous comprenez alors mon état d'esprit. Je ne voulais pas que plus tard, chose à cinquante ans, sous l'effet d'un coup de vent, je sois jeté par la route.

Un soir d'un hiver, au cours d'une violente tempête, ce fut la catastrophe. Le navire de mon maître se fracassa sur les rochers de la Pointe de l'Isle, où il coula à pic que quelques minutes plus tard. Peu de temps avant de couler, comme par miracle, une grosse vague emporta le plancher de la cabine sur lequel mes petites dames étaient pour le moment sur le sable noir de la dune de la Pointe de l'Isle. Évidemment, la plupart furent à moitié englouties dans le sable, jusqu'au moment où un gros coup de vent — rodeurs de dune — fut poussé par là à la recherche d'épaves.

Il y avait dans le monde un grand nombre de personnes qui se croyaient sages et qui se regardaient comme des hommes d'état. Mais il y avait aussi un grand nombre de personnes qui se croyaient sages et qui se regardaient comme des hommes d'état. Mais il y avait aussi un grand nombre de personnes qui se croyaient sages et qui se regardaient comme des hommes d'état.

Il y avait dans le monde un grand nombre de personnes qui se croyaient sages et qui se regardaient comme des hommes d'état. Mais il y avait aussi un grand nombre de personnes qui se croyaient sages et qui se regardaient comme des hommes d'état. Mais il y avait aussi un grand nombre de personnes qui se croyaient sages et qui se regardaient comme des hommes d'état.

Il y avait dans le monde un grand nombre de personnes qui se croyaient sages et qui se regardaient comme des hommes d'état. Mais il y avait aussi un grand nombre de personnes qui se croyaient sages et qui se regardaient comme des hommes d'état. Mais il y avait aussi un grand nombre de personnes qui se croyaient sages et qui se regardaient comme des hommes d'état.

Il y avait dans le monde un grand nombre de personnes qui se croyaient sages et qui se regardaient comme des hommes d'état. Mais il y avait aussi un grand nombre de personnes qui se croyaient sages et qui se regardaient comme des hommes d'état. Mais il y avait aussi un grand nombre de personnes qui se croyaient sages et qui se regardaient comme des hommes d'état.

Il y avait dans le monde un grand nombre de personnes qui se croyaient sages et qui se regardaient comme des hommes d'état. Mais il y avait aussi un grand nombre de personnes qui se croyaient sages et qui se regardaient comme des hommes d'état. Mais il y avait aussi un grand nombre de personnes qui se croyaient sages et qui se regardaient comme des hommes d'état.

Le vieux lit

JE SUIS TRÈS vieux. Plus de deux fois centenaire, je demeure néanmoins très solide, parce que bâti de fer recouvert de bronze.

Mon existence n'est pas sans aventures. Mon premier maître fut un capitaine de bateau qui faisait la navette entre l'Europe et l'Asie. Combien de fois, sur ce bateau marchand ai-je vu mon maître au milieu d'une tempête s'asseoir sur moi, la tête enfouie dans ses mains, pleurant à chaudes larmes à l'idée qu'il allait perdre son navire et probablement la vie. Vous comprenez alors mon désarroi: je ne voulais pas non plus aller choir à cinquante brasses sous l'eau pour y mourir de mort lente, rongé par la rouille.

Un soir d'automne, au cours d'une violente tempête, ce fut la catastrophe: le navire de mon maître se fracassa sur les rochers de la Pointe de l'Est, où il coulait à pic quelques minutes plus tard. Peu de temps avant de couler, comme par miracle, une grosse vague emporta le plancher de la cabine sur lequel mes pattes étaient vissées pour le rejeter sur le sable mou de la dune de la Pointe de l'Est. Je demurai là plusieurs jours, à moitié enfoui dans le sable, jusqu'au moment où un jeune couple — rôdeurs de dune — qui passait par là à la recherche d'épaves,

m'aperçut. Je fus dégagé de cette inconfortable position, monté dans leur charrette qui était tirée par un cheval et conduit jusqu'à la maison de ce jeune couple nouvellement marié.

Je fus par la suite témoin de bien des nuits d'extase, parfois de chicane, de jalousie aussi. Puis un bébé naissait apportant avec lui la joie dans ce ménage. Il y en eut quatorze autres par la suite, du même couple, qui devinrent adolescents, puis adultes. À ce jeune couple, qui m'avait si charitablement sauvé de l'enlèvement, il ne restait plus qu'à mourir.

Puis vint l'époque moderne avec ses exigences. On me remplaça par un lit plus nouveau, plus jeune. Pour se débarrasser de moi, on me démembra pour me jeter ensuite sur un tas de ferraille où je demeurai très longtemps avec la crainte continuelle d'être grugé par la rouille ou encore de finir dans une fonderie comme bien d'autres vieilles pièces de bronze.

Un jour où je me sentais plus déprimé qu'à l'ordinaire, je vois venir vers moi deux jeunes personnes. Elles posèrent leur regard sur moi langoureusement, comme fascinées. Ce fut, sembla-t-il, le coup de foudre: le jeune couple tomba amoureux de moi... et moi de lui. On m'empoigna par mes barreaux, me transporta jusqu'au quai où on me déposa dans la cale d'un bateau en partance pour la grande ville.

La traversée fut longue mais combien douce à l'idée qu'au bout du voyage ce couple charmant m'attendait. Arrivé au port, on me transporta dans une magnifique maison où je fus nettoyé, poli jusqu'à devenir brillant comme un soleil de juillet. Je me sentais rajeuni de cent ans... Mes nouveaux maîtres m'habillèrent d'une belle paillasse puis m'enveloppèrent dans de beaux draps fleuris.

Depuis, pendant le jour, je me repose attendant impatientement que vienne la nuit pour entendre ces amoureux se conter fleurette... Et l'histoire se répète, depuis ce jour lointain où on m'a trouvé presque enseveli dans le sable de la dune de la Pointe de l'Est.

L'homme au deux tiers

ET QUELS TIERS! Il valait bien cinq hommes complets. Il était doué d'une force extraordinaire et possédait une résistance à toute épreuve. C'était un géant comme on n'en voit plus aujourd'hui. À trente ans, son corps n'était qu'une série de muscles. L'air salin avait rendu sa peau semblable à du cuir tanné. Les épaules étaient énormes et ses mains comparables aux ailerons de loups-marins. Sa barbe noire et épaisse et ses cheveux amincissant aux tempes donnaient à sa tête l'allure d'un aristocrate. Son sourire découpait de belles dents blanches. Doux comme l'agneau, cet homme surprenait par la détermination qui le caractérisait.

Auguste était marin de son métier, jusqu'au jour où...

C'était au mois de novembre. Son navire faisait route vers l'Europe avec une cargaison de bois. Il fut pris dans une violente tempête au moment où son navire longeait les côtes des Îles-de-la-Madeleine. C'est sur la dune du nord que son navire se brisa et que périrent tous les membres de son équipage. Seul survivant de ce naufrage, il échoua sur le sable de la dune. À demi-conscient et saisi par le froid et la neige, il aperçut au loin une immense barge de foin ressemblant à une habitation. Il se mit à ramper sur la neige, traînant derrière lui ses

deux pieds presque gelés. Il réussit à atteindre l'abri puis, épuisé, il s'endormit dans le foin sec.

Après plus de vingt-quatre heures, des braves Madelinots le trouvèrent le corps encore chaud enfoui sous la barge de foin, mais ses pieds, restés sortis de la barge de foin, étaient gelés. Les deux pêcheurs le portèrent avec peine sur leur épaules jusqu'au Barachois. Les braves gens qui l'avaient accueilli réalisèrent qu'il était déjà trop tard pour lui sauver les pieds puisque la gangrène semblait déjà installée. Il souffrait le martyr et était conscient qu'il devrait se faire couper les deux pieds gangrenés qui commençaient à dégager une mauvaise odeur.

On prépara l'amputation: un gros chaudron plein d'eau bouillante, une égoïne propre bien affilée et quatre quarante-onces de gin. Pour endormir le mal, il en but trois, coup sur coup. Il ne put boire le quatrième: il était déjà saoul. Alors, d'une voix empâtée, il dit à ceux qui devaient faire le travail: «Faites vite! Et surtout, n'arrêtez pas quand vous aurez commencé à scier, allez jusqu'au bout.» Puis, il prit un clou de six pouces, le mit entre ses dents pour ne pas se mordre la langue...

Les deux hommes commencèrent à scier. Auguste grimaçait de douleur. Dès les premiers coups de scie, le sang glicla sur les murs; la sueur coulait sur le front des deux hommes qui, héroïquement, faisaient leur travail. Quand ils touchèrent l'os, le robuste marin eut un sursaut et perdit connaissance, puis revint à lui peu de temps après grâce au gin qui agissait comme anesthésique. La sanglante besogne terminée, Auguste reçut les soins nécessaires qui lui permirent de survivre longtemps à cette terrible épreuve.

Plusieurs années plus tard, un jour du mois d'août, alors qu'il était assis dans sa chaise berçante, tout en fumant sa pipe, il entendit un bruit étrange venant du côté du chemin. Il se leva sur ses jambes de bois et se rendit à la fenêtre pour voir d'où venait ce bruit. À sa

général, l'histoire de la France est une histoire de conquêtes et de révolutions. Elle est une histoire de luttes incessantes, de combats sans cesse renouvelés. Elle est une histoire de grands hommes, de grands événements, de grands moments. Elle est une histoire de progrès, de développement, de civilisation. Elle est une histoire de gloire, de grandeur, de puissance. Elle est une histoire de liberté, de justice, de paix. Elle est une histoire de France.

Les deux siècles qui ont précédé la révolution française ont été des siècles de grands événements, de grands hommes, de grands moments. Ils ont été des siècles de luttes incessantes, de combats sans cesse renouvelés. Ils ont été des siècles de progrès, de développement, de civilisation. Ils ont été des siècles de gloire, de grandeur, de puissance. Ils ont été des siècles de liberté, de justice, de paix. Ils ont été des siècles de France.

Plusieurs siècles ont précédé la révolution française. Ils ont été des siècles de grands événements, de grands hommes, de grands moments. Ils ont été des siècles de luttes incessantes, de combats sans cesse renouvelés. Ils ont été des siècles de progrès, de développement, de civilisation. Ils ont été des siècles de gloire, de grandeur, de puissance. Ils ont été des siècles de liberté, de justice, de paix. Ils ont été des siècles de France.

L'idiot du canton du Grand-Ruisseau

«**P**AUVRE MARTYRE de la Sibérie!» disaient, en parlant de lui, ceux qui en avaient pitié; d'autres, moins charitables, se moquaient de lui. Au fond, il n'était pas aussi idiot qu'il en avait l'air. Il n'était pas très beau, certes, et il en était conscient. Deux minuscules yeux noirs enfoncés dans la tête et un nez démesuré déguisaient son visage trop mince. Il marchait courbé comme un bossu, les jambes légèrement arquées. Il ne semblait pas trop se soucier de son apparence, du moins ne le laissait-il pas voir.

Devenu orphelin, il vivait chez un oncle qui était bon pour lui, mais Denis n'avait aucun ami. Personne n'osait l'approcher ou lui parler, de crainte d'être vue en sa présence et de passer pour un idiot. Il passait donc la majeure partie de son temps seul. Si son développement physique laissait à désirer, son esprit, lui, était en continuelle effervescence. Rien ne lui échappait. On ne s'occupait pas de lui, dans le canton, pensant qu'il était fou.

Privé d'amis avec qui échanger, Denis passait de longs moments à rêver: c'était son bonheur à lui. Au fond, sa vie se résumait à peu de choses. Il n'avait jamais

travaillé. À peine savait-il lire et écrire. Il était ignorant — car ne le sommes-nous pas des choses que nous ignorons? — sans être moins intelligent pour autant. Il était difforme aussi, mais y était-il pour quelque chose? Les premiers à le qualifier d'idiot étaient souvent ignorants et stupides eux-mêmes et bourrés de préjugés.

Par beau temps, Denis affectionnait tout particulièrement les promenades dans le bois à Phil où, parmi les arbres, il retrouvait de vrais amis à qui se confier sans être ridiculisé. Il parlait aux arbres comme s'ils eussent été des êtres chers. Parmi eux, se trouvait un grand sapin vert, tout branchu, à l'allure imposante: c'était le préféré de Denis.

Saül à Eli, un voisin, qui surveillait les allées et venues du garçonnet depuis plusieurs semaines, se demandait ce qu'il pouvait bien aller faire dans ce bois-là. Un beau jour, il décide de le suivre, en évitant d'être vu. Denis sortit de chez lui sur le coup du midi. Saül le suivit à distance. Comme les autres jours, le garçon traversa le chemin du Grand-Ruisseau, passa à travers le pré à Vilbon pour entrer dans le bois à Phil. Saül, par derrière, se cachait d'arbre en arbre. Arrivé près d'un gros sapin, Denis s'assoit et se met à siffler avec ses deux doigts. Saül vit alors des choses fantastiques; il en avait le souffle coupé de surprise.

Le bois à Phil, comme par magie, devint inondé de lumière dont on ne pouvait deviner la source. Puis, des centaines de petits hommes de dix pouces environ de hauteur — des lutins sans doute — sortirent de nulle part et entourèrent Denis en formant une ronde. Saül les regardait, fasciné. Il se pinça un bras pour voir s'il ne rêvait pas. C'était bien réel! Denis, le visage souriant, leur parlait dans un langage incompréhensible à Saül. Lui qui d'habitude riait des histoires de lutins que lui racontaient des amis, il fallait bien y croire maintenant puisqu'ils étaient là, devant lui. Qui eut pu imaginer que l'idiot du canton du Grand-Ruisseau avait le pouvoir de les attirer? «Godême! se disait-il tout bas, c'est in-

croyable! Les autres riraient de moi si je leur racontais ça. Y m'croiraient pas. J'sus mieux de boucher ma goule...»

Denis échangeait toujours des propos avec les lutins qui en même temps dansaient joyeusement autour de lui. L'idiot possédait-il des pouvoirs extraordinaires dont les autres — supposément sains d'esprit — étaient privés?

Depuis plus de deux heures déjà, Saül les observait. Tout à coup, Denis et ses lutins disparurent en même temps que la lumière qui les illuminait. Dans le bois, c'était maintenant l'obscurité. À tâtons, Saül en sortit en hâte et, à l'orée du bois, la lumière se fit: celle du plein jour.

Sur le chemin du retour, il se garda bien de parler de cette expérience aux gens qu'il rencontrait. Il garda ce lourd secret pour lui-même. Il ne put fermer l'oeil pendant plusieurs nuits. Cette aventure l'avait bouleversé.

Quant à Denis, l'idiot du canton, il ne revint pas. On le chercha en vain partout. Saül lui-même prit part aux recherches sans rien laisser voir. Dans son for intérieur, il savait maintenant que ce pauvre «martyre de la Sibérie» était heureux où qu'il se trouvait, qu'il était libéré: libéré des moqueries des jeunes; libéré des préjugés des plus âgés. Il était désormais avec de vrais amis: les lutins.

La marque du docteur Kétoute

ON ÉTAIT VERS la fin des années trente, au plus fort du duplessisme. Durant la campagne électorale de trente-six, les politicailleurs avaient fait mille promesses aux gens des Îles leur laissant croire que leurs îles deviendraient une espèce de paradis terrestre. Entre autres choses, on avait promis un hôpital, ce qui s'imposait, car on en avait grandement besoin pour les grands malades, ceux qui nécessitaient des interventions chirurgicales. Jusqu'alors, on se soignait tant bien que mal, avec les moyens du bord. Il demeure que les remèdes de nos grands-mères étaient efficaces pour certaines maladies, autant si non plus que ne le sont les remèdes de nos pharmaciens d'aujourd'hui.

Dès 1938, la construction de l'hôpital tant désiré était enfin terminée. Tant par son architecture que par les matériaux utilisés, cette construction était fort différente de ce qui existait déjà aux Îles. Fait de briques et haut de trois étages, l'hôpital réussissait à recevoir tous les malades des Îles. Le troisième étage était toutefois réservé aux tuberculeux (ou pneumoniques, comme on disait aux Îles) qui y séjournèrent jusqu'à ce qu'ils guérissent ou meurent. C'est la raison pour laquelle, quand on voyait

une personne au visage étiré et sans couleur, on disait ironiquement: «Tiens, celle-là est bonne pour le troisième...»

Ce sont les soeurs grises qui administraient le nouvel hôpital avec quelques soi-disant médecins-chirurgiens. Parmi eux se trouvait celui dont les Madelinots se souviendront longtemps, le docteur Kétoute, qui se disait le meilleur chirurgien au monde. C'est vrai qu'il pouvait opérer n'importe qui; mais le faisait-il bien? Voilà la question. On disait beaucoup de choses de lui; on en pensait encore plus: des mauvaises langues prétendaient qu'il n'avait aucun permis de pratiquer la médecine.

Cet homme courtaud approchait la cinquantaine. À en juger par sa bedaine, il semblait avoir toujours été bien nourri. De minuscules yeux noirs enfoncés dans la tête et une barbiche grisonnante lui donnaient l'allure d'un bouc et le faisaient reconnaître à distance, car la plupart des Madelinots se rasaient le visage au rasoir droit.

Les premiers patients du docteur Kétoute se plaignaient d'appendicite et devaient être opérés. Sans perdre de temps, il les fit entrer à l'hôpital pour être opérés. Quelques jours plus tard, les malheureux retournaient chez eux avec un bout d'intestin en moins mais avec le même mal d'estomac qui persistait.

Ce médecin était une sorte de vestige moyenâgeux; sa manière de pratiquer tenait un peu de la sorcellerie. Certains sorciers, quand ils soignaient un malade pour un mal quelconque, disaient que des mauvais esprits entraient dans son corps par les ouvertures. Alors ils faisaient des gestes répétés et prononçaient des incantations pour les en faire sortir. mais le docteur Kétoute, lui, au lieu de toutes ces manigances, sortait son scalpel qu'il tenait toujours de la main gauche.

Comme par hasard, il y eut cet hiver-là une épidémie de maux de ventre et d'appendicites qui couvrit les Îles du nord au sud. À chacun de ses patients qui se plaignaient de légère douleur au ventre, le docteur Kétoute

diagnostiquait toujours le même mal. Il ne refusait jamais un client sachant qu'il serait payé par le gouvernement.

Le grand Firmin qui n'avait jamais été malade de sa vie vint un jour voir le docteur Kétoute pour le consulter. Tout gêné, il lui dit: «Docteur, j'ai comme mal aux... hémorroïtes, assez, que j'sus obligé de m'gratter jusqu'au sang. Cé pas plaisant! J'sus obligé de m'assir rien qu'sur une fesse. Vous auriez pas un r'mède pour moi?» Après l'avoir écouté attentivement, le docteur Kétoute lui expliqua ce qu'étaient les hémorroïdes dans un langage et dans des termes savants. Firmin n'y comprit rien. Puis, son scalpel à la portée de la main, il réussit à lui faire croire qu'il y avait un rapport entre les hémorroïdes et le bout d'intestin placé dans le côté, et finit par le persuader de se faire enlever l'appendice; le pauvre homme accepta.

Plusieurs semaines après avoir subi l'opération, Firmin retourna consulter le docteur Kétoute. «Mon boutte de tripe est parti mais mes hémorroïtes sont encore là» lui lança-t-il en le voyant.

Quand vous rencontrerez aux Iles des gens âgés entre cinquante et quatre-vingt-dix ans, demandez-leur de vous montrer la cicatrice qu'ils ont dans le côté: c'est la marque du docteur Kétoute.

Il s'agit d'un... de la... de la...

Le grand... de la... de la...

Il y a... de la... de la...

Il y a... de la... de la...

Il y a... de la... de la...

Il y a... de la... de la...

Il y a... de la... de la...

Il y a... de la... de la...

Il y a... de la... de la...

Il y a... de la... de la...

Il y a... de la... de la...

Il y a... de la... de la...

Il y a... de la... de la...

Il y a... de la... de la...

Il y a... de la... de la...

Il y a... de la... de la...

Il y a... de la... de la...

Il y a... de la... de la...

Il y a... de la... de la...

Le rasoir ensorcelé

LA BARBE ÉTAIT noire et épaisse: une barbe de sept jours. Les longs poils tombaient comme les arbres d'une forêt sous les coups meurtriers de la hache. Tous les samedis, le même rituel se répétait.

Henri s'était assis à la table de la cuisine. Il se rasait devant un petit miroir appuyé sur la lampe à l'huile, placée au milieu de la table, qui diffusait un faible éclairage. Sur une large courroie de cuir accrochée au mur, à sa gauche, il affilait son long rasoir droit. De temps en temps, d'un mouvement brusque, il arrachait un cheveu de sa tête, le tenait entre le pouce et l'index et donnait expertement un coup de rasoir pour le couper en deux. C'était là la preuve que le rasoir était assez coupant pour raser. Alor, d'un geste gracieux, il avançait la main dans cette forêt épaisse à la manière d'une charrue qui laisse des sillons derrière elle.

Henri se mettait beau pour la noce à laquelle il avait été invité. Dans sa tête, se succédaient déjà les images de jolies femmes qu'il allait rencontrer ce soir-là. Il rêvait d'une en particulier, qu'il avait envie de matcher, et il espérait la rencontrer là.

Il avait déjà un côté du visage de rasé quand soudain sa main droite se mit à trembler, montant et descendant

le long de son visage sans qu'il ne puisse ni l'arrêter ni la contrôler. Puis, sa main se porta de l'autre côté du visage. Et, avec une ardeur fébrile, continua à couper la barbe, frôlant narines et lèvres au passage, pour s'attaquer ensuite à sa longue criniasse. Henri essaya bien de résister mais sans succès. Il voulu se lever mais une voix venant d'en arrière lui dit: «Ne résiste pas, c'est inutile!» Surpris, il se retourne brusquement mais n'y voit personne. Il se résigna alors à se laisser faire.

Tout un côté de la tête était maintenant nu, jusqu'au crâne. Le rasoir se dirigea de l'autre côté, en prenant bien soin de ne toucher au faîte de la tête. Une fois le deuxième côté rasé, il ne restait plus qu'une très longue couette sur la tête, à la manière de celles des Indiens. Il fit à nouveau un effort pour se lever, et il accrocha le coin de la table du genou: le miroir se retrouva sur le plancher en mille morceaux. Il devenait de plus en plus nerveux. Craintif, il se tâta la tête avec sa main pour réaliser à son grand désespoir qu'il ne lui restait plus que cette touffe en évidence. Soudain, son regard braqué sur un des coins de la cuisine vit se dessiner comme une ombre, et il entendit en même temps une voix nette qui disait: «Je suis l'esprit d'un grand chef indien Beathuk.» Au même moment, l'apparition s'approcha de lui. Tout énérvé à l'idée de ce qui lui arrivait, Henri fit le signe de la croix, croyant un moment que ce pouvait être le diable. Mais il se ravisa vite puisqu'il ne ressemblait en rien au diable dont le curé parlait à la messe le dimanche: ce personnage immonde au visage grimaçant avec des cornes et une grande queue; celui-ci, au contraire, avait la bonté dans le visage et n'avait rien de repoussant. Henri regardait toujours fixément l'étranger qui lui souriait maintenant et se mit à lui parler d'une voix douce: «Mon cher Henri, tu ignores peut-être que tu as du sang indien Beathuk qui coule dans tes veines. Tu es de ma race, et puisque je n'ai aucun descendant, j'ai pensé que tu accepterais de devenir chef...» Pris au dépourvu et encore sous l'effet du choc, Henri, après un grand effort, réussit à balbutier: «Non!

je ne veux pas être chef indien! Redonne-moi plutôt mes cheveux! L'esprit du grand chef respecta sa volonté et, en un clin d'oeil, Henri recouvra sa longue chevelure.

Alors, sans fatras, l'apparition disparut sans laisser de trace sur son passage. Tout redevint normal avec comme seul vestige un miroir en éclats. Henri ne voulut jamais parler de cette aventure par la suite...

Le trésor du Grand-Ruisseau

On était au temps de la terre rouge-argile. Le bois de chauffage et le charbon devenaient très rares — même pour ceux qui avaient de l'argent — on était forcé d'arracher des racines de terre pour s'en servir comme combustible et se chauffer.

Il est bon de rappeler que les Indes, avant d'être habitées, étaient couvertes de belles forêts, marquées en mille endroits par de grands sapins. Mais, avec l'arrivée des colons, le besoin de bois de construction se fit sentir comme il n'était pas facile de se procurer des matériaux de l'étranger, on arracha des arbres d'arbres à sa disposition. On s'en servit également pour construire des habitations. Mais, avec les années, le bois d'arbres de plus en plus jusqu'en arriver au point où il n'en resta presque plus. Par ailleurs, les premières racines de ces arbres étaient très rares. Le besoin urgent de bois de chauffage se faisant sentir, quelque un eut l'idée un jour d'arracher des racines de terre pour en faire du bois de chauffage. L'idée reçut bonne foi son chemin. On se mit à l'œuvre peu de temps après, on glanait vite les plus grandes racines des racines de terre et les brûlaient les uns les autres.

Le trésor du Grand-Ruisseau

ON ÉTAIT AU temps de la crise économique. Le bois de chauffage et le charbon devenus très rares — même pour ceux qui avaient de l'argent — on était forcé d'arracher des racines de terre pour alimenter le poêle et se réchauffer.

Il est bon de rappeler que les Îles, avant d'être habitées, étaient couvertes de belles forêts immenses — surtout des pins et des sapins. Puis, avec l'arrivée des colons, le besoin de bois de construction se fit sentir; comme il n'était pas facile de se procurer des matériaux de l'extérieur, on utilisa des troncs d'arbres à sa disposition. On s'en servait également pour construire des bateaux. Mais, avec les années, le bois diminua de plus en plus jusqu'au moment où il n'en resta presque plus. Par ailleurs, les grosses racines de ces arbres étaient restées sous terre. Le besoin urgent de bois de chauffage se faisant sentir, quelqu'un eut l'idée un jour d'arracher ces racines de terre pour en faire du bois de chauffage. L'idée jugée bonne fit son chemin. On se mit à l'oeuvre: peu de temps après, on pouvait voir des pilotes de racines autour des maisons de tous les cantons des Îles.

Les accessoires nécessaires pour exécuter ce travail se réduisaient à peu de choses: il fallait avoir une hache bien affilée et une longue perche — qu'on appelait aussi une lisse —. On introduisait une des extrémités de la lisse sous la racine et on forçait l'autre extrémité à baisser jusqu'au sol, ce qui faisait sortir la racine de terre. Certaines racines pouvaient même mesurer une vingtaine de pieds, ce qui suffisait pour chauffer une maison pendant plusieurs jours. L'effort valait la peine. Comme la saison de pêche était terminée, on disposait de tout l'automne pour préparer le bois nécessaire pour l'hiver qu'on craignait long et rigoureux.

Un jour, alors que Daniel à Nectaire sortait de ces précieuses racines de terre, un objet lumineux, très brillant, apparut entre deux racines, objet d'une luminosité telle qu'il en fut aveuglé momentanément en même temps que surpris. Il s'approcha craintivement de l'objet pour constater finalement qu'il s'agissait de deux pièces d'or — deux pièces à l'effigie de Napoléon: des napoléons. Il abandonna sa hache et sa perche et courut frénétiquement à la maison annoncer la bonne nouvelle à sa jeune femme Mennée qui étouffa un cri de surprise. Remise de ses émotions, elle lui dit: «Le trésor doit pas être loin...» Presque convaincu, Daniel retourna au même endroit et, comme affolé, fouilla sous les roches et tout le long du ruisseau pour revenir à la maison, épuisé, sans avoir rien trouvé. Le lendemain, il poursuivit ses recherches sans succès.

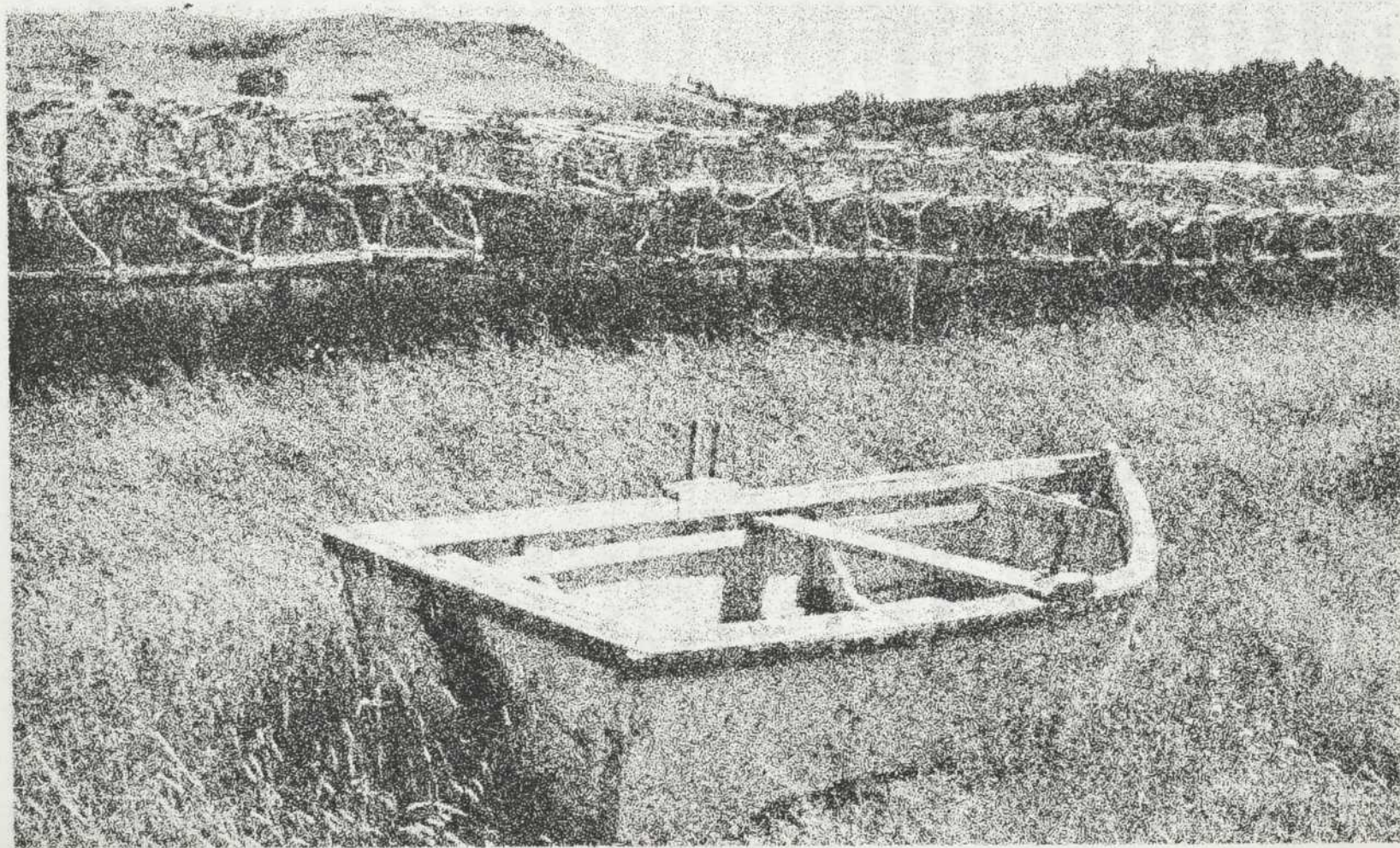
Quelques jours plus tard, alors qu'il dormait, fourbu après une journée passée à sortir des racines de terre, Daniel rêve que le trésor est caché sous une grosse roche au bord du ruisseau, juste en face de la maison du vieux Philippe. Il se réveille aussitôt et, en pleine obscurité, se lève et réveille sa femme pour lui faire part de son rêve. «Je sais asteur où il se trouve, dit-il, et j'vas aller le déterrer.»

—Attends-moi, j'y vas avec toi, reprit Mennée. J'veux savoir de quoi ça a l'air un trésor.» Ils sortirent de

la maison. Ils descendirent la petite côte jusqu'au ruisseau où ils obliquèrent vers la droite et marchèrent jusqu'à la maison du vieux Philippe. La nuit était noire: aucune étoile n'apparaissait au ciel. À la lumière blafarde de son fanal, Daniel aperçoit enfin la grosse roche qu'il avait vue dans son rêve. Tout excité, il soulève la roche et la fait rouler. Puis, il commence à creuser avec sa pelle, sans prendre le temps de se reposer. Il travaillait frénétiquement depuis plusieurs heures déjà quand il réalisa que le jour remplaçait la nuit et que de trésor il n'en avait point.

Daniel et sa femme, déconfortés, retournèrent à la maison; ils venaient d'être dupés par un rêve. En réalité, le trésor du Grand-Ruisseau n'a peut-être jamais existé...

Près des cages à homard, une «canotte», petite embarcation servant aux pêcheurs pour se rendre à leur bateau. Celle-ci a plus de 200 ans.



Vilbon, le boxeur

FIN SEPTEMBRE. Tout au long de l'été, la pêche avait été abondante autour des Îles. Plusieurs goélettes de pêcheurs étrangers étaient venues, comme à tous les étés, pêcher sur nos côtes. Parmi eux se trouvaient des Américains qui, pour faire provisions de nourriture fraîche, accostaient et amarraient leur goélette au quai de Havre-aux-Maisons, là où se trouve le pont qui fut construit plus tard pour relier l'île à celle de Cap-aux-Meules.

Plusieurs de ces étrangers agissaient en maîtres et seigneurs n'ayant ni foi ni loi; l'un d'eux, un grand Nègre, avait la réputation d'être un fameux boxeur. Précisément à cause de sa force, il faisait la pluie et le bon temps et nul n'osait se mesurer à lui. C'était un dur, un tueur. Aussi affichait-il non sans fierté de nombreuses balafres comme une identification. Cruel et brutal, il provoquait par ses paroles, et se battait poings nus; ses combats finissaient toujours dans le sang.

Au cours de la saison estivale, il avait pris plaisir à lancer des défis aux pêcheurs madelinots. Ceux qui y avaient répondu furent battus à plate couture.

On finit toujours par rencontrer plus fort que soi, dit-on; c'est ce qui arriva à notre Noir: il lança une fois de

trop un défi auquel Vilbon, un pêcheur de Cap-aux-Meules, répondit. Petit de taille et vif comme l'éloïse, cet homme au regard clair et pétillant bégailait un peu en parlant et était tout en gestes. Même si son corps n'était que de muscles durs à cause des nombreuses années à pêcher, il n'aimait guère la bagarre mais ne se laissait pas insulter pour autant et ne reculait devant rien. Quand il apprit que ce diable de Noir continuait à insulter les gens en les provoquant à des combats de boxe, il dit à un ami: «Va donc dire à c'te Nègre-là que j'sus paré à l'essayer n'importe quel temps. Ça fait assez longtemps qui fait son faraud avec nous autres et qui se fait aller la dgueule... Dis-y qui choisisse la journée et la place.» Le message fut transmis et la réponse donnée aussitôt. Le Nègre choisit de le rencontrer le lendemain soir, à huit heures, sur la «pointe», en face de Havre-aux-Maisons. La nouvelle se répandit sur toutes les Îles comme une traînée de poudre.

Le lendemain soir, le Nègre, sûr de lui, prit un souper lourd alors que Vilbon, fin comme un renard, se contenta d'un léger repas — une soupe aux herbes salées, ce qui lui donnerait plus de souffle pour le combat. Le Nègre arriva le premier au lieu indiqué, fantasque et l'air arrogant. Une foule considérable de curieux s'était massée sur la place. Les minutes passaient et toujours pas de Vilbon. Ce grand diable de Nègre commençait à s'impatienter: il insultait ceux qui se trouvaient autour de lui, en leur disant qu'ils étaient des lâches, des peureux. Soudain, un cri se fait entendre dans la foule: «Le v'la!» Toutes les têtes se tournent aussitôt dans la même direction. C'est Vilbon qui descend la butte de la grande source au petit trot, monté sur son cheval, à poil. Quand il rejoignit la foule, il sauta par terre, juste en face de son adversaire qui le dépassait d'un bon dix pouces. Le combat se fit sans arbitre.

Sans serrer la main de Vilbon qui le fixait dans les yeux, le Nègre prit la position du boxeur qui était beaucoup trop scientifique pour Vilbon, lui qui était ac-

coutumé à se battre sans règlement aucun, souvent même contre plusieurs adversaires à la fois. Les poings du Nègre lui paraissaient énormes et lui passaient de chaque côté de la tête en cadence. Mais Vilbon, vif comme un éperlan, les évitait de justesse sans pour autant réussir à atteindre le Nègre dont la respiration devenait de plus en plus difficile à cause du repas qu'il avait pris peu de temps avant le combat. Vilbon, lui, était au contraire disposé à faire durer le combat.

Depuis une demi-heure que durait le combat, les deux adversaires ne s'étaient pas encore touchés. À cause de ses bras trop courts, Vilbon ne réussissait pas à atteindre le visage du Noir. La foule, retenait son souffle, ne manquait rien du regard. Soudain, Vilbon profita d'une seconde d'inattention de la part de son adversaire pour lui enfoncer un poing dans le ventre; plié en deux, le Noir grimaçait de douleur. Le sang lui sortait maintenant de la bouche et du nez. Un autre coup de poing bien appliqué sous le menton le fit se relever brusquement. Mais le grand colosse noir chavira aussitôt par en arrière pour aller s'allonger sans connaissance sur le sable mou de la «pointe», y imprimant ses empreintes. Vilbon lui mit alors le pied droit sur le ventre en guise de victoire comme le voulait la coutume et, souriant, salua la foule en délire.

Ce grand languard de Nègre avait fini de lancer des défis aux Madelinots. Quelques minutes avaient suffi à un petit Madelinot décidé pour le battre. De tous les côtés, on criait: «Vive Vilbon, le boxeur!» Vitement, Vilbon monta à poil sur son cheval et gravit la butte de la grande source au galop avec, dans les oreilles, le cri saccadé de la foule: «Vive Vilbon! Vive Vilbon, le boxeur!...»

Arnold le forgeron

ARNOLD ÉTAIT le meilleur forgeron de son canton. La petite forge où il passait ses journées entières était située à quelques pas de sa maison. Tous les matins, sauf le dimanche, il se levait à six heures et, à peine avait-il mangé, il se dirigeait vers sa forge. Car, même à cette heure matinale, il y avait toujours des clients qui l'attendaient. C'était l'époque des chevaux (pas des chevaux-vapeur, les autres). On l'attendait soit pour ferrer les chevaux, soit pour réparer un morceau de métal quelconque. Il était de ces artisans qui malheureusement aujourd'hui n'existent plus. À sa ceinture, était toujours accroché un petit sac en coton dans lequel il mettait sa menue monnaie.

C'était un géant de l'artisanat. Un gars de haute taille, d'une force herculéenne et qui ne craignait personne. Quand il prenait son marteau et frappait sur l'enclume, pour façonner un morceau de métal auquel il donnait la forme désirée, on pouvait en entendre au loin les répercussions. Les petits gars du canton se faufilaient par la porte d'entrée pour mieux l'observer. Il était leur ami. Intrigués de voir comment le morceau de métal qu'il était en train de façonner allait prendre forme, les jeunes restaient longtemps silencieux à le regarder. Ils pouvaient

voir des gouttes de sueur couler entre les poils comme des perles sur un velours, et les muscles de son bras qui se contractaient au point qu'ils donnaient l'impression de vouloir sortir de sa peau. Puis, peu à peu, le morceau de fer, sans forme précise d'abord, prenait la forme que le client désirait. Celui-ci était toujours satisfait quand Arnold le lui remettait.

Un jour, un étranger arrive à sa forge de bonne heure le matin avec un beau cheval fringant. L'air déterminé, il dit à Arnold: «Je voudrais que tu feres mon cheval avec ce que tu as de mieux. Dépêche-toi, je suis pressé! Combien vas-tu me demander?»

—Je vais faire un prix spécial pour toi, dit Arnold, et je vais prendre le meilleur fer que j'ai. Le prix sera de 1 cent le clou en multipliant...» L'étranger trouva que ce n'était pas cher. Il sortit quand même son crayon pour calculer. Huit clous par patte, pour quatre pattes, ça fait trente-deux clous. De un à trente-deux en multipliant: 1 cent plus deux cents, plus quatre cents, plus huit cents, plus seize cents, plus trente-deux cents, plus... et ainsi de suite. Inquiet, l'étranger dit au forgeron: «Arrête! le prix que tu me demandes pour ferrer les quatre pattes de mon cheval revient à exactement \$23 686. 96. Écoute, je n'veux pas acheter ta forge, je veux tout simplement que tu feres mon cheval.» Arnold sourit.

—Je voulais juste voir si tu savais calculer. Donne-moi \$3.50 pour les quatre pattes et on sera quitte; d'accord?» Bien sûr que l'étranger était d'accord pour payer cette minime somme d'argent; quelle différence avec le premier prix que lui demandait Arnold!

La forge d'Arnold était également le lieu de rencontre des voisins et amis. Ils se rassemblaient là pour discuter soit religion, soit politique, soit encore tout autre sujet d'actualité. Bien des solutions aux problèmes des Îles étaient trouvées lors de ces discussions, mais la plupart du temps, elles n'étaient pas appliquées. Durant ces discussions, Arnold, toujours occupé à travailler sur l'enclume, ne pouvait prendre part aux conversations. Il

se contentait de tendre l'oreille pour saisir les principales bribes des conversations parfois très animées. Sa participation se limitait à approuver ou à désapprouver par un son qui sortait de sa bouche ou par un sourire.

Une autre fois, une femme des environs arrive à la forge avec sa fillette qui souffrait du mal de dents. «Ma petite fille Laurette a une dent gâtée, dit-elle. je n'ai pas dormi de la nuit. Pourrais-tu avec tes grosses tenailles lui arracher?

—Je ne suis pas dentiste, mais je peux toujours essayer», dit-il. Il fit asseoir la fillette sur l'enclume, lui ouvrit la bouche bien grande et lui ferma les yeux. Puis, prenant ses tenailles dans ses grosses mains, il les introduisit dans la bouche avec un grand effort. Il tira de toutes ses forces et la dent sortit. Il l'examina soigneusement et s'aperçut qu'elle était saine: il n'avait pas extrait la dent gâtée!

Dis-moi grand-père...

IL ÉTAIT ENCORE solide le vieux Dominique pour ses 89 ans! Rendu au crépuscule d'une vie de dur labeur et plein de santé, ce vieillard, parlant peu, se contentait de vivre de souvenirs.

Ce soir-là, le temps était calme. De sa maison, bâtie en face de la baie d'en dedans, Dominique pouvait à loisir, du perron de sa maison, admirer à sa manière le décor paisible et varié qui s'offrait à lui: c'était comme une rivalité de teintes passant du vert tendre du gazon au vert foncé des épinettes, du bleu de la lagune contrastant avec le beige pâle des dunes de sable, ou encore du bleu changeant de la mer qui se confond avec le bleu du ciel quand le soleil y ajoute une pluie de petites lumières au bleu foncé des vagues furieuses des jours de tempête. Le vieux passait une grande partie de ses journées sur le perron à fumer sa piper de «grand rouge» tout en se berçant et en faisant revivre des souvenirs de jeunesse. Souvenirs du temps où il était pêcheur et qu'il se rendait à l'île Brion pour pêcher: c'était toute une aventure que d'aller pêcher sur cette île! Souvenirs aussi de nombreux naufrages dont il avait été témoin et qui avaient contribué à accentuer les rides de son visage.

Ce soir, le regard vague devant cette nature comme endormie, Dominique pensait à tout cela. Il ne remarqua pas tout de suite la présence de son petit-fils, Jean-Pierre, à ses côtés. Il sursauta quand ce dernier l'aborda: «Dis-moi, grand-père, comment viviez-vous dans votre temps? J'aimerais bien que tu m'en parles et puis, qui sait, peut-être que ça m'aiderait à plus apprécier la vie d'aujourd'hui.» Les vieux ôta la pipe de sa bouche et le regarda avec des yeux gris d'acier, teintés de mélancolie. «Ah! dit-il, tendrement, c'était le beau temps dans not' temps! Y avait pas de télé, pas d'radio, pas d'téléphone et pas d'automobile. Pour aller d'un canton à l'autre, fallait atteler le cheval. Ça prenait plus de temps qu'aujourd'hui, mais on n'était pas pressé, et ça nous donnait le temps de penser... Sais-tu que pour aller du Cap-aux-Meules au Havre-Aubert, ça prenait quatre heures à cheval; aujourd'hui, on y va dans quinze minutes. Pour la pêche, tiens, on n'avait pas d'engin pour faire avancer nos bottes, on avait rien que nos barges à woiles et fallait faire bien attention en gouvernant, c'était dangereux de chavirer et de se neyer. Ah! c'était dur, mais on ne se lamentait pas parce qu'on avait pas connu aut' chose; on était accoutumé de même: c'était no'tre métier.»

Jean-Pierre l'écoutait attentivement un peu surpris par tout ce que lui racontait le vieillard. Comme bien des jeunes de son âge, il ne s'arrêtait pas assez souvent pour dialoguer avec son grand-père mais ce soir, il était heureux de le faire. Curieux d'en savoir davantage, il l'interrompit: «Gagniez-vous beaucoup d'argent?»

— Faire d'l'argent, nous autres? On n'en avait pas besoin! Tout ce qui nous fallait, on le prenait chez le marchand qu'on payait en poisson l'année d'après, si la pêche était bonne.»

— Vous deviez vivre maigre, riposta Jean-Pierre. Le vieux sursauta.

— Vivre maigre? Jamais! On avait de la terre en masse, des animaux qu'on tuait à l'automne pour manger et des patates et des choux-raves qu'on récoltait: on

avait de quoi en masse à manger. Tout ce qui nous manquait, c'était du sucre, de la farine et du butin à nous mettre sur le dos; c'était le marchand qui nous fournissait tout ça. Aujourd'hui, pour avoir quelque chose, y faut toujours avoir la piastre au bout des doigts; dans notre temps, on n'en avait pas besoin. Et quand on avait une piastre, elle en valait bien dix d'aujourd'hui. Ah! c'était le bon vieux temps!»

Jean-Pierre, que le vieux ne réussissait pas à convaincre, ajouta: «Ça devait être ennuyant dans ce temps-là: pas de journaux, pas de livres...

— Pourquoi faire? On n'en avait pas besoin, on ne savait pas lire!

— Vous n'étiez donc pas intéressés à savoir ce qui se passait en dehors des Îles? Et puis, qu'est-ce que vous faisiez pour vous désennuyer?

— Bien, de temps en temps, il y avait un steamer qui accostait à Cap-aux-Meules. Y avait des étrangers qui débarquaient et qui nous donnaient des nouvelles d'en dehors. C'était plutôt l'hiver qu'on avait de l'agrément. Tout ce qu'on avait à faire, c'était de raccommoder nos filets de pêche, de réparer nos cages à homard et de faire le train d'étable. Puis, à tous les soirs, y avait une soirée de danse quelque part et tout le monde y était invité. Y en avait toujours un qui arrivait avec un violon, un autre avec un accordéon ou une musique à bouche: tout le monde dansait jusqu'à tard le soir. C'était pas comme aujourd'hui; vous autres, les jeunes, vous ne savez plus vous amuser: vous ne savez pas danser, vous vous enfermez dans un endroit pour vous saouler. J'me demande bien quel agrément vous pouvez avoir... Dans notre temps, les femmes ne buvaient pas. Dans une soirée ou une noce, on pouvait choisir la plus belle des filles — et des belles filles, y en avait! C'était pas comme aujourd'hui... Ah! c'était le beau vieux temps!»

Sceptique comme plusieurs de son âge, Jean-Pierre lança: «Dis-moi, grand-père, est-ce que par hasard tu serais jaloux de nous autres, les jeunes? qui sommes plus instruits, mieux informés, plus libérés que tu ne l'étais dans ton temps? La vie ne devait pas être rose dans ton temps, si j'en juge à ce que tu viens de me raconter. Ne regrettes-tu pas d'être venu au monde trop tôt au fond? Le vieux Dominique regarda son petit-fils avec des éclairs dans les yeux. Il se pencha vers lui et lui dit d'un ton de confiance: «J'ai un petit secret à te confier. Vous autres, les jeunes, c'est vrai que vous êtes chanceux, que vous êtes venus au monde dans le beau temps. Dans notre temps, c'était pas facile pour nous. Il y avait les parents, l'école et le clergé qui nous retenaient. Ils voyaient des péchés partout. Et puis, quand on avait des bonnes idées, fallait les garder pour soi. À bien y penser, le bon vieux temps n'était peut-être pas aussi bon et beau qu'on essaye de le faire croire. À vrai dire, je vous envie un peu...»

L'homme fort des Îles

LOUIS BOUDREAU, de la lignée du Grand Dérangement, était considéré à juste titre comme l'homme le plus fort des Îles. C'était un vrai géant! Mesurant sept pieds et pesant près de trois cents livres, il avait une ossature énorme et en imposait par sa carrure. Ses mains étaient si larges qu'elles ressemblaient à des gouvernails de bateaux et, quand il s'exprimait, les gestes qu'il faisait des mains en disaient aussi long que ses paroles.

Pêcheur comme la plupart des Madelinots de son temps, il possédait un petit botte de pêche. Quand il débarquait, à son retour du large le soir, il le halait sur le bord de la côte, sans l'aide de quiconque. Il était d'une nature pacifique: sans malice et toujours d'humeur égale. Il aimait les gens et on ne lui connaissait aucun ennemi.

À l'âge de douze ans déjà, on devinait qu'il serait plus fort que la moyenne. Le vendredi matin, c'était jour de lessive chez Louis. Sa mère lui demanda ce matin-là d'aller chercher des courgées d'eau au lac, à proximité de la maison. Au lieu de prendre les deux siaux déposés à cet effet dans le tambour, Louis souleva un gros ponchon de 45 gallons, le mit sous son bras et partit. Arrivé au lac, il s'avança dans l'eau jusqu'à la ceinture et remplit le pon-

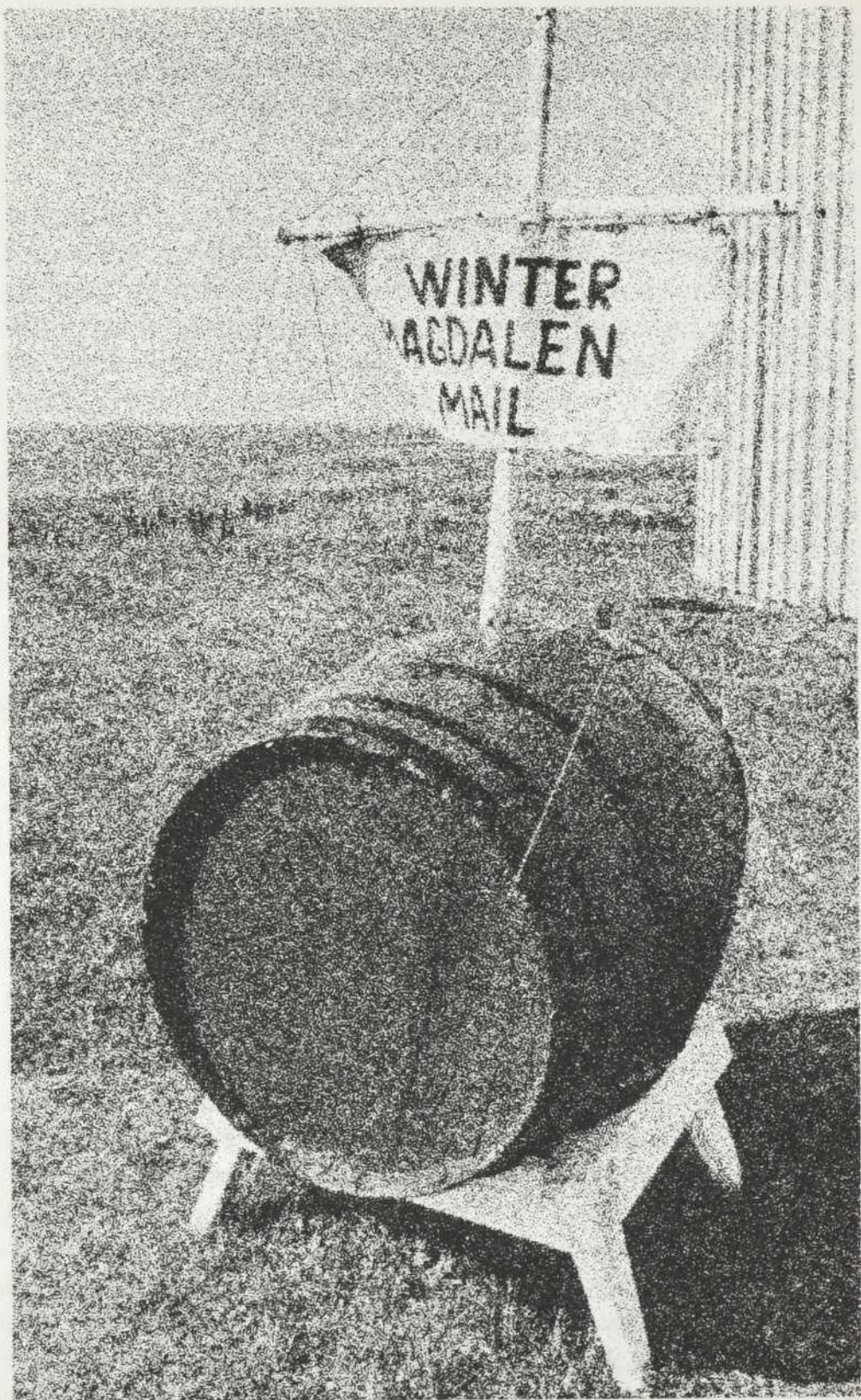
chon d'eau. Ensuite, il le chargea sur ses épaules. Les yeux écartillés, sa mère le regardait venir éberluée; jamais elle n'aurait cru son fils si fort.

Pierre à Cyrice avait l'intention de faire haler sa maison sur un autre lopin de terre qu'il venait d'acquérir à environ un quart de mille de chez lui. Il demanda à un groupe de jeunes du canton de lui donner un coup de main pour le halage. Ils acceptèrent. Mais le jour venu, un seul se présenta avec Louis Boudreau. Après une heure d'attente inutile, Louis dit à Pierre: «On n'espérera pas les autres; on va commencer tout de suite!» Il plaça des amarres autour de la maison, puis il mit des billots devant. Les amarres enroulées autour des bras, il hala la maison — Pierre et le jeune déplaçant les billots au fur et à mesure qu'il avançait — jusqu'à l'endroit exact où elle devait être et ce, sans halte et laissant les deux témoins stupéfaits. À lui seul, Louis valait bien vingt hommes du canton.

Un jour qu'il était au milieu d'un groupe d'amis réunis au magasin général, discutant, entre autres sujets, des hommes forts des Îles, on lui lança un défi. Un d'entre eux lui dit: «Tout le monde sait que tu est le plus fort aux Îles... Si tu peux transporter l'ancre abandonnée sur le quai de Cap-aux-Meules sur une distance de deux cents pieds, on te donne chacun dix piastres.» (C'était un fort gros montant à l'époque.) Louis n'était pas homme à reculer devant un défi et le prix en valait la peine. Il accepta donc sans hésitation. Ils suivirent tous Louis sur le quai. L'ancre en question était énorme: elle pesait bien deux mille livres. Il la regarda un moment et sourit. Puis il se baissa, l'empoigna de ses deux bras et, soulevée à un certain niveau, il se mit à marcher.

Peu avant d'arriver au point fixé, son pied trébucha sur une grosse roche et, dans sa chute, la pointe de l'ancre lui transperça le coeur. Il grimaça de douleur, s'affaissa puis trépassa. Trois jours plus tard, on le déposa en terre et sur sa tombe, on inscrivit:

*«Ci-gît Louis Boudreau
Le plus fort mais non le plus beau
Orgueilleux, il accepta le défi
Au prix de sa vie»*



Ponchon, quart contenant environ 70 gallons.
Celui-ci a servi au transport du courrier.

Mariage d'une coque et d'un bourlicoco (bourgot)

RAREMENT ON A VU des coques et des bourlicocos vivre ensemble: ils ne cohabitent pas dans le même milieu. Ces deux races sont tout à fait différentes et ne s'accostent jamais pour se reproduire... enfin presque jamais, à moins d'un hasard extraordinaire. Les coques vivent enfouies à quelques pouces de profondeur dans le sable, sur le bord de la mer, alors que les bourlicocos, eux, avec leur coquille spiralée, vivent à plusieurs brasses au fond de la mer, rampant ça et là pour guérir leur nourriture. Il arrive souvent que des bourlicocos se hasardent jusqu'à entrer dans des cages à homard pour y dévorer la boîte de hareng. Anciennement, les pêcheurs de cages les rejetaient sur le bord de la côte, considérant que leur chair n'avait pas bon goût; aujourd'hui, cette même chair fait le délice des fins gourmets.

Un jour, un gros bourlicoco fut ainsi rejeté sur le bord de la côte de la Pointe-aux-Loups par un pêcheur de cages à homard. Tout près de là se trouvait une colonie de coques cachées dans le sable. Accoutumé à vivre dans les profondeurs de la mer, notre bourlicoco se sentait

plutôt dépaysé. Seul et inquiet, il se promenait le long de la côte, laissant des traces amusantes dans le sable mou.

Ça faisait déjà plusieurs jours qu'il gabotait d'un endroit à l'autre, quand soudain il entend derrière lui des bruits bizarres. Il se retourne en roulant et se trouve face à face avec une belle coque qui était sortie du sable comme par mégarde. Quelle belle coquille reluisante! Ce fut aussitôt le coup de foudre pour les deux: le bourlicoco la trouva très belle, et elle ne cessait d'être étonnée par l'allure du bourlicoco. Il faut dire qu'il était beau aussi avec sa coquille en spirale épaisse et robuste. Il demanda aussitôt la coque en mariage. Elle accepta. Hélas, la coque s'attirait de nombreux ennuis. Plusieurs mâles de la tribu, jaloux, voyaient cet intrus d'un mauvais oeil. C'était la première fois qu'un bourlicoco entraît dans leur territoire et mariait une des leurs. La plupart s'opposaient catégoriquement à ce mariage, alléguant que c'était contre nature et que cette union pourrait fort bien produire des monstres. Non, ce mariage ne devait pas être consommé! (On ignorait que c'était déjà fait...) Ils tentèrent sans succès par tous les moyens — même par la force — de les dissuader. Tout bourlicoco qu'il était, il se savait le plus fort. C'est vrai qu'il était énorme, que sa dure carapace était remplie de chair. De toute façon, les coques abdiquèrent et le nommèrent finalement chef de la tribu.

Plusieurs semaines plus tard, un petit naissait: c'était le fruit de leur amour. Jamais auparavant on avait vu pareil bébé; une curiosité dans la colonie. Ce petit ressemblait aux deux parents; il avait une forme oblongue, un peu bombée au milieu, sa coquille était très dure et reluisante, et il n'avait pas de tétine. On ne pouvait pas l'appeler coque non plus bourlicoco. Que faire? Plusieurs membres de la tribu se rassemblèrent et discutèrent longuement de la chose; le débat dura bien plusieurs marées. Enfin, on en vint à une entente, et on décida de l'appeler bourlicoque.

Les pêcheurs de perles

ON AVAIT découvert des perles en pêchant des huîtres. Le capitaine Nesbitt, un anglais ambitieux à la tête d'une flottille de pêche, était le premier intéressé à pêcher les huîtres surtout à cause des perles, mais n'arrivait pas à trouver même dans son équipage quelqu'un qui soit accoutumé à plonger en eau froide. Il partit donc chercher une cargaison d'esclaves à la Jamaïque, la plupart des pêcheurs d'éponges, habitués à descendre dans les profondeurs pour remonter aussitôt avec des paniers pleins d'éponges. Le capitaine ne s'était pas arrêté à penser un instant que l'eau du golfe était plus froide que celle qui entourait la Jamaïque et que les esclaves noirs avaient beaucoup de peine à s'y habituer. Mais sous les menaces du fouet, comme instrument de persuasion de la part du capitaine, ces pauvres gens traités comme des bêtes finissaient par plonger dans cette eau froide pour remonter à la surface avec leurs paniers pleins de belles huîtres perlières.

Quel homme dur et même cruel que ce capitaine ! Il n'était pas sans savoir le prix des perles. En effet, dans ce temps-là, elles valaient une fortune — au même titre que les peaux de castors étaient recherchées — car elles servaient à couronner les têtes royales des pays d'Europe.

Même s'ils n'appréciaient pas la manière dont ils étaient traités, ces esclaves noirs n'osaient rouspéter ou se lamenter de peur d'être torturés ou encore d'être condamnés à marcher la planche, ce qui était l'ultime supplice. Le capitaine Nesbitt était en plus cruel envers son équipage, allant même, quand certains d'entre eux désobéissaient à ses ordres, jusqu'à les amarrer au mât central et les fouetter jusqu'à ce qu'ils perdent connaissance. Ambitieux par surcroît, ce capitaine se voyait déjà riche avec toutes ces perles. Qui sait, peut-être arriverait-il un jour à se faire admettre à la cour du roi George III, à Buckingham Palace, où il tenterait d'obtenir le titre de comte ou de baron. À nourrir de pareilles illusions, il devenait de plus en plus exigeant envers son équipage et ses esclaves.

De mai à septembre, au cours de l'été de l'an 1801, la flottille du capitaine Nesbitt demeura ancrée sur le haut fond du Pendriff, sauf en de rares occasions où il se rendit à l'Île d'Entrée y chercher de l'eau potable. Quand vint enfin la fin de septembre et, avec elle, les tempêtes automnales, il fut forcé de lever l'ancre et d'appareiller vers des cieux plus cléments. Ainsi prenait fin la pêche des huîtres perlières; de toute façon, le capitaine se considérait assez riche ayant réussi à remplir douze barils de perles. Il avait malheureusement réussi du même coup à détruire toutes les huîtres perlières qui se trouvaient à cet endroit.

En quittant les Îles, le capitaine se rendit à Boston où il paya les membres de son équipage et vendit ses esclaves avec profit. Puis, il laissa Boston au mois de novembre en direction de l'Angleterre, où il vendit toutes ses perles à un prix fabuleux. Il était riche à craquer. Le travail acharné des esclaves et les sueurs de ses hommes d'équipage avaient permis à son rêve de se réaliser.

Plus tard, il réussit à se faire admettre à la cour du roi. Il y acheta son titre de baron, sans penser un instant qu'il avait détruit à jamais les huîtres qui se trouvaient à cet endroit que l'on nomma par la suite «les récifs de perles» ou «Pearl Reef» et qui, avec le temps, devait se nommer Pendriff.

Tant que les ruisseaux couleront...

ELE ÉTAIT belle cette butte plantée là, bravant la plaine. Elle était arrondie et toute boisée d'énormes sapins verts. L'herbe y poussait presque à l'horizontale sur ses flancs où les animaux venaient brouter l'herbe tendre et riche qui leur faisait le poil lisse et brillant.

À ses pieds, vivait un bonhomme nommé Théodore, qui était né et avait grandi là. Il regrettait de n'être pas le propriétaire de cette butte qui appartenait au vieux Madoise. Pas question pour le vieux de la vendre; pris d'une telle affection pour elle, il n'osait s'en éloigner. La butte et lui ne faisaient qu'un, même que son cordon ombilical était enterré juste à côté de sa maison où il avait vu le jour; il avait donc prix racines là. Et quand, par nécessité, Madoise devait s'en éloigner, pour aller à la Grande-Entrée ou à havre-Aubert, il ne la perdait jamais de vue: elle demeurait son point de repère. Cette butte, qui faisait l'orgueil du vieil homme, était à son avis la plus belle oeuvre du Créateur.

Du sommet de la butte, un paysage varié et presque irréel — à la manière d'une carte postale — s'offrait au

regard. D'un côté, les falaises rouges et abruptes de la Pointe-Basse, bravant la mer houleuse parfois, étaient légèrement estompées par le vert tendre du gazon recouvrant leurs sommets. Par temps clair, plus loin, on y devinait les buttes de la Grosse-Île comme un mirage trompeur. Au sud, l'église de La Vernière dont le clocher pointait vers le ciel, comme pour implorer la protection de la divine Providence sur les pêcheurs qui n'étaient toujours pas rentrés du large à l'annonce d'une tempête. Au loin, à quelques milles au large des côtes, le Corps-Mort, largué en pleine mer par le Créateur, avec son éperon rocheux qui faisait la hantise des marins, et où plusieurs d'entre eux sont venus finir tristement leurs jours. Enfin, au pied de la butte, se dressait le petit village de Cap-aux-Meules, aux maisons un peu moins clairsemées. Ce port de pêche servait d'abri sûr aux pêcheurs qui venaient y amarrer leur bateau à l'annonce d'une tempête.

Un jour, le vieux Madoise tomba gravement malade: le médecin disait qu'il s'agissait d'une pleurésie. Le pauvre homme, sentant venir sa fin et n'ayant aucun parent vivant, fit venir Théodore qui se demandait ce que pouvait bien lui vouloir le vieux.

Tout essoufflé, Théodore entra dans la chambre du moribond, d'où se dégagait déjà une odeur de mort. Le vieux Madoise lui fit signe de s'approcher. Puis, d'une voix faible et voilée, il lui murmura: «Ça fait longtemps qu'on se connaît, Théodore; j'étais chez vous quand tu es venu au monde. Je t'ai vu grandir... J'aurais voulu avoir un mousse comme toi, mais pour ça y aurait fallu que je me marisse, psi j'en ai jamais eu le courage. Il fallait aussi que je prenne soin de ma pauvre mère...» Ému par ces paroles touchantes et inhabituelles dans la bouche du vieux, Théodore essuya les larmes qui lui mouillaient les yeux. Mais, au fond, c'était là des larmes de crocodiles car il le connaissait comme un vieil avaré et commençait à être ennuyé des propos du mourant. «Dis ce que t'as à dire, pensait-il, que je m'en aille: ça commence à puer le

cadavre ici.» Alors, dans un dernier effort, le vieux Madoise ajouta: «J'ai donc décidé de te céder par testament ma butte que t'aimes tant, vu que j'ai pas d'autres descendants.» Le visage de Théodore changea de couleur: comment pouvait-il s'attendre à pareille déclaration? Jamais, il n'aurait cru que le vieux Madoise avait autant d'affection pour lui, car il était même avare de ses sentiments.

Le vieux ordonna faiblement: «Prends un crayon et écris ce que je vais te dire:

À ma mort qui est proche, je cède ma butte et toutes mes terres avoisinantes à Théodore Harvie, ici présent, et, tant que les ruisseaux couleront, que l'herbe verdoyera et que les vents mugiront, la butte t'appartiendra... Sur ces derniers mots, le vieux Madoise trépassa.

Glossaire

<i>Accoster</i>	sens d'aborder, approcher et aussi venir se placer le long d'un quai
<i>Accoutumé</i>	pour habitué
<i>Amarrer</i>	attacher avec des amarres: tout cordage employé au service d'un navire
<i>Assir</i>	pour asseoir
<i>Asteur</i>	abréviation de «à cette heure», dans le moment maintenant
<i>Babeurre, etc.</i>	nom vulgaire du lait de beurre
<i>Baraque</i>	construction en planches disposées de façon espacée et surmontée d'un toit soutenu par des chevilles de fer à chaque coin, et servant à emmagasiner du foin
<i>Barge</i>	bateau plat pour la navigation en eau peu profonde
<i>Bécosses</i>	de l'anglais «back house»: latrines, cabinet, vespasiennes
<i>Boéette, boîte, bouette, boette et boëte</i>	appât déposé à l'hameçon pour attirer le poisson
<i>Botte</i>	dit aux Îles pour «boat», bateau de pêche
<i>Boucanerie</i>	établissement où l'on fume de la viande ou du poisson
<i>Bouillonner</i>	pour foisonner
<i>Bourlicoco</i>	dit aux Îles pour désigner le bourgot ou bigorneau
<i>Brai</i>	suc résineux que l'on tire du pin et du sapin et dont se servait le cordonnier pour enduire le gros fil qu'il utilisait pour coudre les chaussures
<i>Brick</i>	de l'anglais Brig: navire de petit tonnage à deux mâts grésés de voiles carrées
<i>Brunante</i>	au Canada, au déclin du jour, crépuscule
<i>Butin</i>	ce qu'on enlève à l'ennemi; aussi linge en général
<i>Capelan</i>	poisson voisin de la morue, mesurant environ 30cm

<i>Chaise berçante</i>	pour berceuse
<i>Chavirer (se)</i>	sens de devenir fou; déraisonner. Aussi être tourné sens dessus dessous
<i>Chiotte</i>	lieux d'aisance, latrines
<i>Choux-raves</i>	utilisé aux Îles pour navet
<i>Coque</i>	molusque bivalve comestible
<i>Couette</i>	pour touffe
<i>Courgée</i>	désignant aux Îles le transport de deux grands seaux d'eau
<i>Criniasse</i>	pour crinière
<i>Déconforté</i>	utilisé aux Îles pour découragé
<i>Dgueule</i>	pour gueule
<i>Éloise</i>	utilisé aux Îles pour éclair
<i>Engin</i>	pour moteur
<i>En train de</i>	être en action
<i>Faraud</i>	celui qui porte de beaux habits et en est fier; galant
<i>Fatras</i>	amas confus de choses, paroles ou écrits; par extension: ne fais pas tant d'histoires
<i>Ferrer un cheval</i>	garnir les pieds du cheval de fers attachés avec des clous
<i>Feux-follets</i>	flamme légère et fugitive produite par la combustion spontanée du méthane et d'autres gaz inflammables qui se dégagent des endroits marécageux et des lieux où se décomposent des matières animales
<i>Forme à chaussures</i>	morceau de bois ou de métal qui a la figure de pied et qui sert à monter une chaussure ou à la réparer
<i>Gaboter</i>	flâner, aller sans but apparent de côté et d'autres
<i>Garrocher</i>	jeter, lancer
<i>Gin</i>	de l'anglais: eau-de-vie de grain aromatisée au genièvre
<i>Godême!</i>	pour Godam!: juron anglais God damned, signifiant maudit
<i>Goémon</i>	varech ou herbe marine

<i>Grand-cadre</i>	charrette à ridelles, à deux ou quatre roues, servant à transporter du foin
« <i>Grand-rouge</i> »	ou « <i>Petit rouge</i> »: marque de tabac très fort en vogue aux Îles à l'époque
<i>Gréer</i>	garnir un bâtiment de voiles, poulies, manoeuvres, etc. dont il a besoin pour naviguer; par extension: qui est muni, vêtu
<i>Grément</i>	ensemble de cordages ou manoeuvres nécessaires pour gréer un bâtiment
<i>Grenier</i>	utilisé aux Îles pour le deuxième plancher où se trouvent généralement les chambres à coucher
<i>Hallage</i>	action de haler, de tirer un bateau; action de transporter des charges
<i>Haler</i>	faire effort sur une corde attachée à un objet pour produire un effet voulu; transporter des charges
<i>Hardes</i>	tout ce qui est d'un usage ordinaire pour l'habillement
<i>Hémorroïtes</i>	pour hémorroïdes
<i>Hucher</i>	appeler en criant et en sifflant
<i>Kri</i>	pour quérir, chercher avec mission d'amener
<i>Languard</i>	qui parle beaucoup; aux Îles utilisé pour désigné un grand nonchalant
<i>Larguer</i>	ici sens de quitter, de laisser
<i>Lisse</i>	utilisé aux Îles pour des tiges de bois très longues et étroites comme des perches
<i>Loup-marin</i>	fréquemment utilisé aux Îles pour désigner le phoque
<i>Marcher la planche</i>	au temps des pirates et des corsaires, marcher la planche correspondait ni plus ni moins à la mort par noyade. Il s'agissait d'une planche ou d'un madrier fixé sur le pont et dont une extrémité dépassait de quelque cinq pieds la coque du

	navire. On attachait les mains et on bandait les yeux des condamnés à mort, puis on les obligeait à marcher sur la planche jusqu'à ce qu'ils tombent à l'eau et se noient
<i>Marionnette</i>	sens de: aurore boréale
<i>Masse (en)</i>	beaucoup, en abondance
<i>Matcher</i>	appareiller; terme québécois: faire se connaître, se rencontrer un jeune homme et une jeune fille
<i>Mousse</i>	jeune garçon qui fait son apprentissage du métier de la mer; par extension: jeune garçon
<i>Mouvée</i>	banc de poissons: mouvée de harengs, de sardines
<i>Neyer</i>	pour noyer
<i>Nordet</i>	vent du nord-est
<i>Pagaie ou pagaye</i>	espèce de rame dont la forme est celle d'une pelle à deux pales
<i>Pagayer</i>	se servir d'une rame dont la forme est celle d'une pelle à deux pales
<i>Pailleasse</i>	amas de paille enfermée dans une toile dont on garnit les lits pour servir de matelas
<i>Pain de ménage</i>	pain fait à la maison
<i>Paré</i>	pour prêt
« <i>Pendriff</i> »	probablement de l'anglais Pearl reef: écueil de perles
<i>Piastre</i>	nom donné couramment au dollar, au Canada
<i>Pichous</i>	mot indien: chaussures molles, sans semelles rigides, à l'allure de mocassins, faites habituellement aux Îles de peaux de loups-marins
<i>Pilot</i>	tas, amoncellement
<i>Pointer</i>	utilisé pour poindre
<i>Pogner</i>	pour poigner: sens d'attraper, de prendre

<i>Ponchon</i>	de l'anglais Ponchon: genre de quart pouvant contenir environ 70 gallons, soit deux barils
<i>Quarante-onces</i>	bouteille, flacon de spiritueux contenant quarante onces
<i>Rang-clos</i>	utilisé aux Îles pour champ clôturé où les animaux sont menés pour paître
<i>Rondir</i>	utilisé aux Îles pour contourner
« <i>Sheeways</i> »	pour désigner une chiotte, une bécosse
<i>Siau</i>	pour seau
« <i>Steamer</i> »	navire à vapeur
<i>Suroît</i>	vent du sud-ouest
<i>Tambour</i>	construction adjacente à la maison, rallonge
<i>Tétine de coque</i>	on appelle aux Îles tétine de coque le pied des bivalves sans tête en forme de hache dont la coque se sert comme d'une bêche et parfois comme d'une perche, pour sauter. Ce pied est recouvert d'une membrane presque noire que l'on enlève habituellement avant de manger la coque
<i>Tirer les vaches</i>	pour traire les vaches
<i>Train d'étable</i>	entretien de la grange où sont les animaux
<i>Tricolor</i>	pour tituber: marcher ou évoluer en zigzag
<i>Vache marine</i>	ou lamantin ou sirène ou manate ou dugong: mammifère marin de l'Océan Indien, long d'une douzaine de pieds et qui est herbivore
<i>Veillée</i>	soirée, réunion où l'on danse
<i>Verne</i>	espèce d'aulne
<i>Woile</i>	pour voile

Table des matières

PRÉFACE	7
1. Anaclet et la rose noire	11
2. Les aventures de John Rogers	15
3. Casimir avait trop bu... ..	19
4. Le caucus des corbeaux	21
5. Le cordonnier volant	25
6. L'été du silence	29
7. Évariste, le faucheur de foin	31
8. Les exilés volontaires	35
9. Les feux de la dune du nord	39
10. Les habitants du plâtre à Arsène... face à la Soquem	43
11. Hubert l'incroyant	47
12. L'Indien, Antoine Carabit	51
13. Le mystère du lac à Dan	55
14. Les pirates du bois à Phil	59
15. Radégonde et son lutin	63
16. La revanche des morts	67
17. Sophie la petite misère	69
18. Sylvain, le joueur de flûte de verre	71
19. Le vieux lit	75
20. L'homme au deux tiers	77
21. L'idiot du canton du Grand-Ruisseau	81
22. La marque du docteur Kétoute	85
23. Le rasoir ensorcelé	89
24. Le trésor du Grand-Ruisseau	93
25. Vilbon, le boxeur	97
26. Arnold le forgeron	101
27. Dis-moi grand-père.....	105
28. L'homme fort des Îles	109
29. Mariage d'une coque et d'un bourlicoco (bourgot)	113
30. Les pêcheurs de perles	115
31. Tant que les ruisseaux couleront.....	117

Table des matières

PRÉFACE 7

1. Mascar et la mise en scène 11

2. Les événements de la nuit de la mort 13

3. Ce n'est pas tout 15

4. Le crime des victimes 17

5. Le cadavre en scène 19

6. Le rôle de la scène 21

7. Enfin, le théâtre de la mort 23

8. Les scènes volantes 25

9. Les lieux de la nuit de la mort 27

10. Les habitants de la nuit de la mort 29

11. Les scènes de la mort 31

12. Le théâtre de la mort 33

13. La mort de la nuit de la mort 35

14. Les scènes de la mort 37

15. Le théâtre de la mort 39

16. La mort de la nuit de la mort 41

17. Le théâtre de la mort 43

18. Sylvain, le jour de la mort de la mort 45

19. Le théâtre de la mort 47

20. Les scènes de la mort 49

21. Le théâtre de la mort de la mort 51

22. Le théâtre de la mort de la mort 53

23. Le théâtre de la mort de la mort 55

24. Le théâtre de la mort de la mort 57

25. Le théâtre de la mort de la mort 59

26. Le théâtre de la mort de la mort 61

27. Le théâtre de la mort de la mort 63

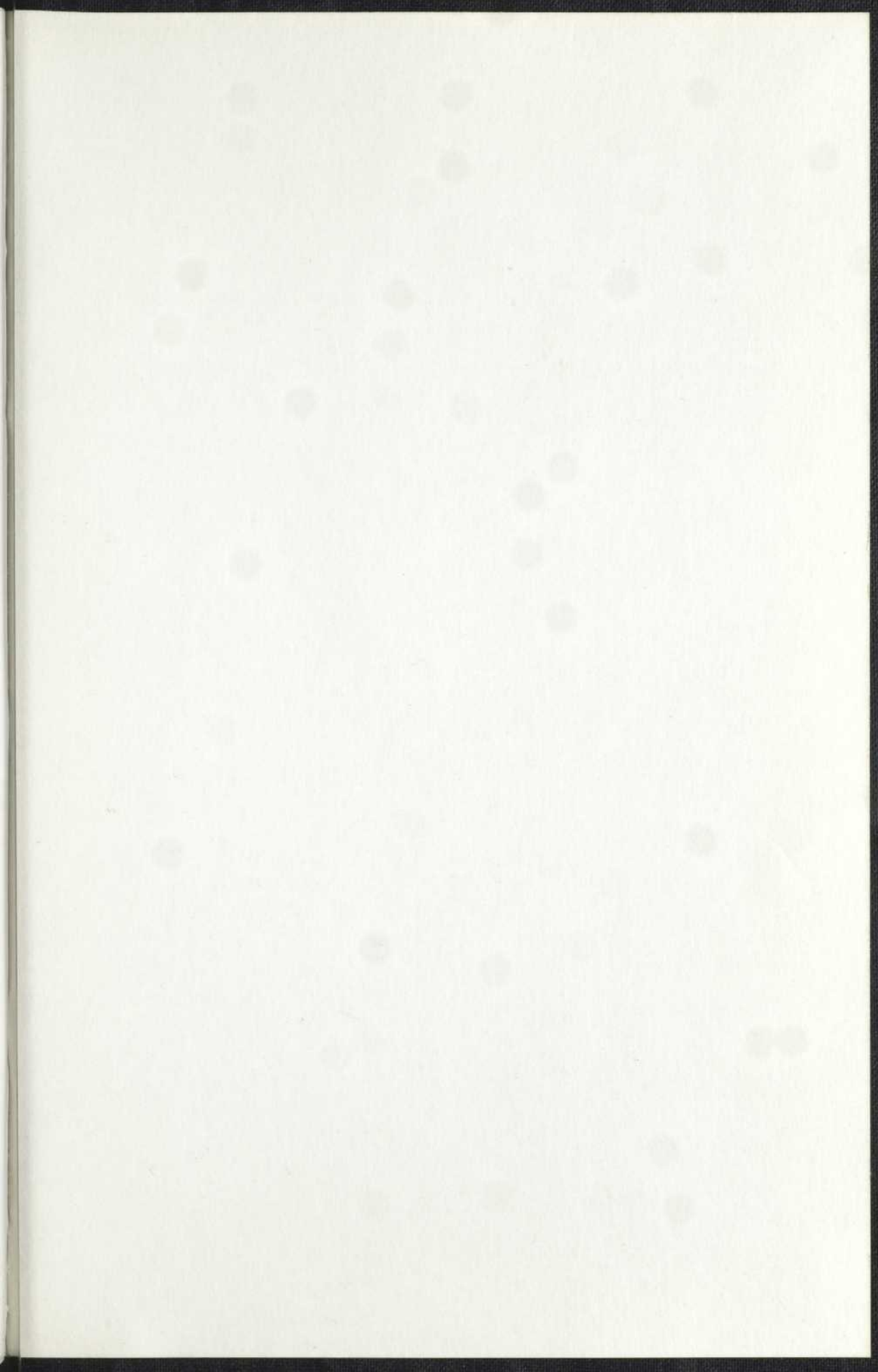
28. Le théâtre de la mort de la mort 65

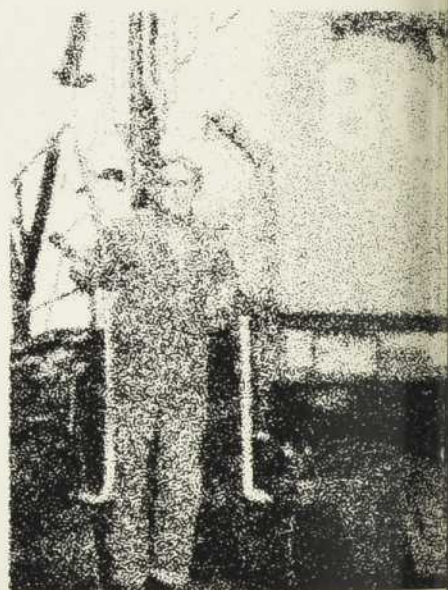
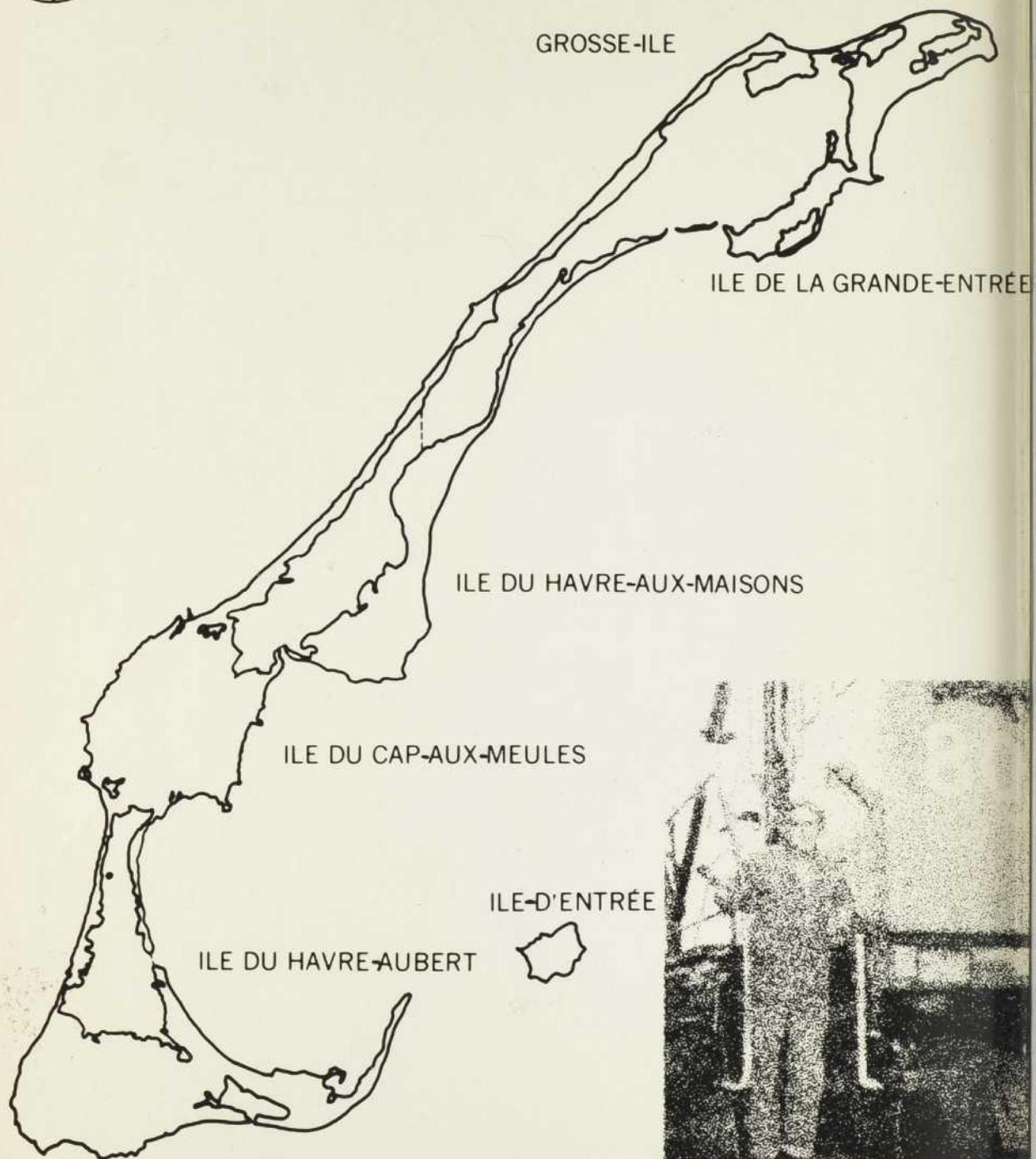
29. Le théâtre de la mort de la mort 67

30. Le théâtre de la mort de la mort 69

31. Le théâtre de la mort de la mort 71







Azade HARVEY